This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

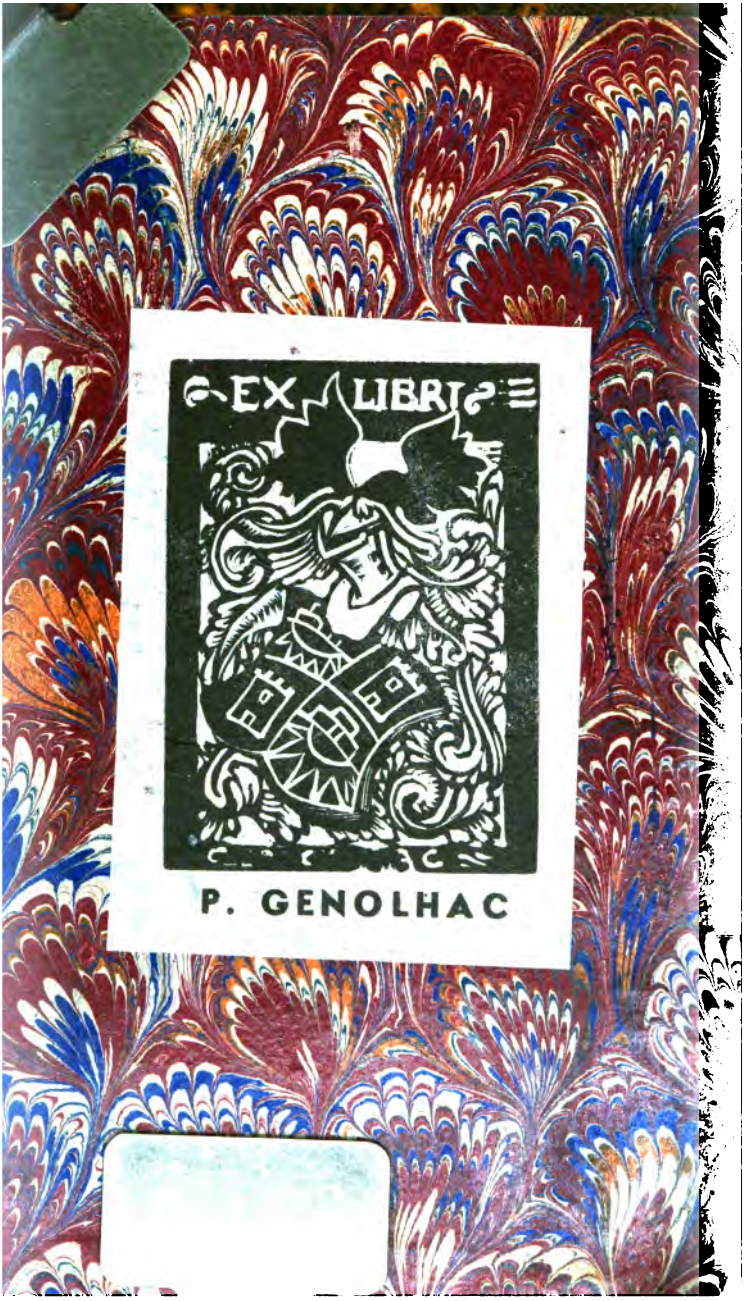
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

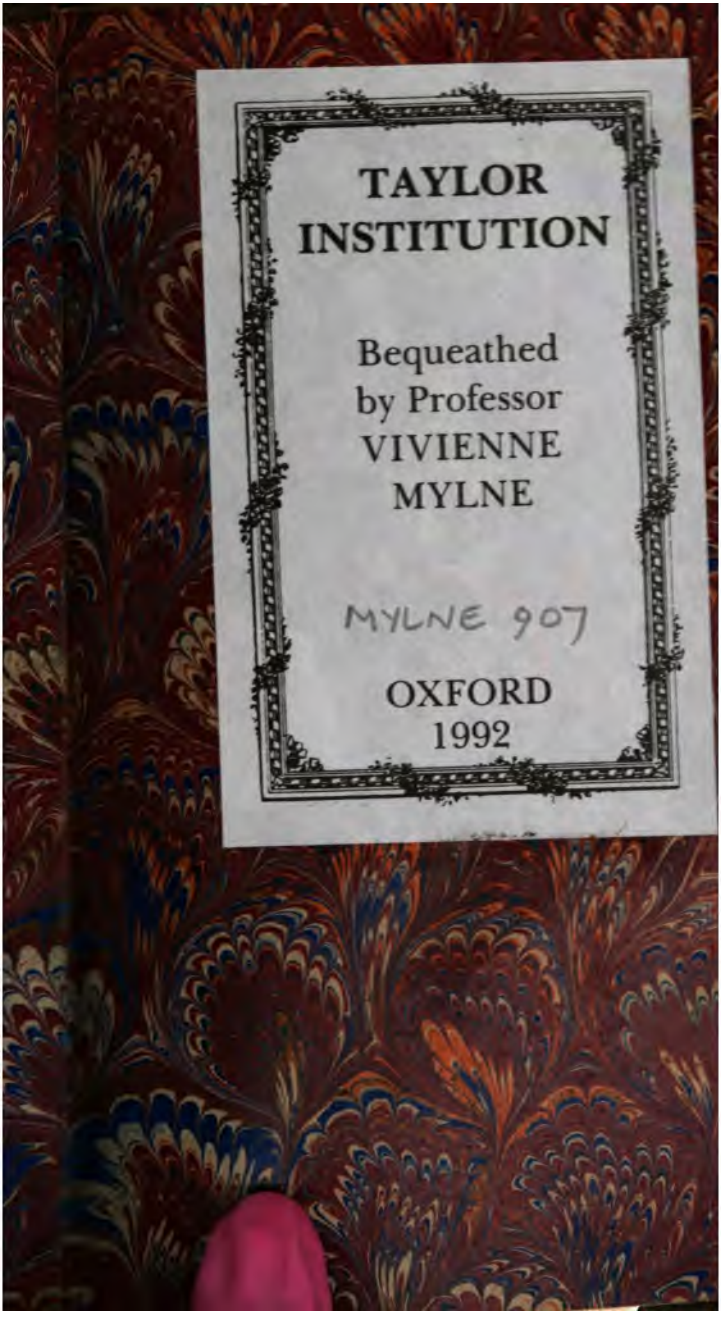
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


EX LIBRIS
P. GENOLHAC


TAYLOR
INSTITUTION
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE
MYLNE 907
OXFORD
1992

LE

ZINZOLIN,

JEU FRIVOLE

ET MORAL.

LE ZINZOLIN, JEU FRIVOLE ET MORAL.

Ludendo pingimus.

A AMSTERDAM,
Chez LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

1769.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

A
MONSIEUR
DE M....

MONSIEUR,

On convient assez unanimement que vous sçavez raisonner : mais on se retracte, lorsque vous vous avisez de disserter sur nos jeux. On vous

accuſe hautement d'en ignorer les principes : on a cru même remarquer, quand vous tenez des cartes au vingt & un qui ne devroit pas être un jeu très-effrayant pour votre intelligence, que vous vous égarez dans ſa marche, & y faites les fautes les moins tolérables. On pouſſe le reproche bien plus loin : vous jouez, dit-on, ſans attention & ſans intérêt.

L'homme ne peut être univerſel ; cependant il eſt ſingulier qu'ayant orné votre eſprit de toutes les autres connoiſſances, vous ayez négligé la plus importante, & ſans laquelle aujourd'hui on ne réuſſit plus dans le monde.

Votre indolence à cet égard eſt d'autant plus inexcuſable, qu'on apperçoit peu d'obſtacles phyſiques & moraux, qui ſe ſoient oppoſés à vos progrès dans la ſcience des jeux. Les ſpectateurs oiſifs de la ſociété, juges ſuprêmes de nos actions, obſervent votre conduite, vous regardent jouer

en ſilence, & raiſonnent ainſi, quand ils ne vous voient plus.

» *Comment ſe peut il que M. de* » *M. . . . , qui ſçait ſi bien tout ce* » *qu'on doit ſçavoir dans un ſiecle* » *où la ſphere de nos connoiſſances* » *s'eſt ſi fort étendue, qui a le tact* » *du diſcernement ſi fin & ſi juſte,* » *le travail ſi facile dans tous les* » *genres d'application, & qui a fait* » *tant d'honneur à toutes les pla-* » *ces qu'il a occupées, rencontre ſon* » *écueil ſur un tapis verd, comme* » *Ariſtote trouva le ſien ſur le ri-* » *vage de la mer? Comment ſe fait-* » *il qu'il joue depuis vingt-cinq ans,* » *& qu'il ne joue pas mieux qu'une* » *fille qui ſort d'un Couvent de Pro-* » *vince, ou qu'un Profeſſeur de* » *Théologie?* »

Enſuite on ſe laiſſe aller à cet eſprit de recherche & de calcul qui diſtingue le ſiecle préſent; on ſpécule ſur ces vingt-cinq ans où vous jouez un rôle dans le monde, & l'on ajou-

» te : *Voyons donc quelles ſi gran-*
» *des affaires il a eues depuis cette*
» *époque où il figure dans la ſo-*
» *ciété. Examinons ſcrupuleuſe-*
» *ment ſi quelque choſe peut le juſti-*
» *fier d'avoir été ſi moroſif dans*
» *l'école des jeux.* »

Alors on ſcrute votre temps paſſé ; on en combine, on en ſubdiviſe toutes les périodes : chacun s'enquête à ſon voiſin de vos démarches les plus ſecrètes, & des incidens de votre exiſtence ſociale les plus enſevelis dans l'oubli ; on n'en trouve point qui aient mérité de l'être, & qui ne doivent paroître au grand jour : enfin on reconnoît, après cette ſevere inquiſition, que la marche de vos occupations a commencé à peu près comme elle ſe continue aujourd'hui ; mais les Juges ſouverains de la ſociété ſe retournent avec plus d'art que vous n'arrangez vos cartes : voici l'argument triomphant qu'ils en tirent contre vous, & le jugement ſans appel qu'ils prononcent.

» *Il eſt évident que M. de M....*
» *ne s'eſt occupé que de choſes ſi peu*
» *importantes depuis qu'il a paru*
» *dans le monde, que c'eſt comme s'il*
» *n'avoit eu rien à faire; il a eu*
» *donc tout le temps néceſſaire pour*
» *apprendre les jeux. Ainſi rien ne*
» *peut pallier ſon imperitie : c'eſt*
» *ce que nous allons prouver demonſ-*
» *trativement par le calcul des pro-*
» *cédés de ſa conduite.*

» *Il emploie depuis vingt-cinq ans*
» *la moitié du jour à rendre la juſ-*
» *tice à des plaideurs qu'il n'a jamais*
» *vus; à concilier des compatriotes*
» *qui n'ont pas le moyen de l'obtenir*
» *en ſuivant ſes formes ruineuſes;*
» *comme ſi des gens qui n'ont pas le*
» *ſol, valoient la peine qu'on ſe mêle*
» *de leurs affaires; à protéger des*
» *veuves qu'il n'a point connues, lorſ-*
» *qu'elles avoient des maris, & des*
» *orphelins dont il n'eſt point le pere,*
» *contre des oppreſſeurs avec leſquels*
» *il ſoupe; à écouter les gémiſſemens*

» *des malheureux dont il n'a point*
» *causé l'infortune, & à soulager*
» *leur indigence en leur prêtant de*
» *l'argent qu'ils ne sauroient lui*
» *rendre.*

» *L'autre moitié du jour, il la par-*
» *tage en deux portions égales; il a*
» *la bonté de consacrer la premiere*
» *à des spéculations laborieuses qui*
» *n'ont pourtant d'autre objet qu'une*
» *vaine utilité publique, sans qu'il*
» *lui en revienne aucun avantage*
» *pour lui-même; ou bien à regler les*
» *affaires des pauvres les plus igno-*
» *bles, réunis en corps sous les dra-*
» *peaux de la misere la plus dé-*
» *goûtante.*

» *Enfin le dernier quart de la jour-*
» *née, il fait l'effort sublime de l'ac-*
» *corder à la société; mais il s'est formé*
» *des idées très-singulieres sur cet ar-*
» *ticle. Il ne croit pas plus fermement*
» *en Dieu, qu'au vieux préjugé de*
» *l'amitié, & il s'est fourré dans la*
» *tête, à n'en jamais revenir, qu'un*

» *pouvoit vivre ſans s'expoſer à mou-*
» *rir d'ennui avec des gens qui pen-*
» *ſent comme lui.*

» *En ruminant ſur ce biſarre prin-*
» *cipe, il a rencontré quelques enthou-*
» *ſiaſtes de cette ſecte expirante, & il*
» *a cru pieuſement que ces triſtes in-*
» *dividus de l'eſpece humaine étoient*
» *véritablement ſes amis, quoiqu'au-*
» *cun d'eux ne le lui ait proteſté, mais*
» *ſeulement parce qu'ils ſe ſont effor-*
» *cés de le lui prouver par des actions,*
» *qu'ils pratiquent comme les an-*
» *ciens, les petites vertus de ne point*
» *mentir & de ne point trahir; qu'ils*
» *ont démontré dans quelques occa-*
» *ſions, qu'ils ne vouloient point le*
» *bien d'autrui, & qu'ils ont preſ-*
» *que autant de bon ſens que des*
» *laboureurs: telles ſont les qualités*
» *delicieuſes qui brillent chez les*
» *prétendus amis de M. de M....,*
» *& qui ont déterminé le choix de*
» *ſes liaiſons; c'eſt-là ce qu'il appelle*
» *de la ſociété. Cependant ces ſecta-*

» *teurs d'une opinion proſcrite pa-*
» *roiſſent à peine dans le monde ; &*
» *quand ils oſent s'y montrer, on les*
» *devine aux bâillements qu'ils ex-*
» *citent : voilà pourtant les aimables*
» *mortels, auxquels M. de M....*
» *donne pendant les trois quarts de*
» *l'année le peu d'inſtans que lui laiſ-*
» *ſent ſes travaux pueriles ; & il ne*
» *balance point à leur ſacrifier ſes*
» *connoiſſances, c'eſt-à-dire, la bonne*
» *compagnie qui conſtitue la vraie ſo-*
» *ciété : lorſqu'il ſe dérobe à cette vé-*
» *gétation, celle-ci n'y gagne rien ;*
» *car ce n'eſt que pour rendre quelque*
» *ſervice à ces automates de notre ſie-*
» *cle ; & il s'en tourmente avec au-*
» *tant de zele & d'activité, que*
» *s'ils devoient lui être bons à quel-*
» *que choſe.*

» *Il eſt donc inconteſtable que M.*
» *de M.... a pris abſolument à gau-*
» *che dans la conduite journaliere*
» *qu'il s'eſt preſcrite, qu'il a laiſſé*
» *l'eſſentiel pour le frivole, & qu'il*

» *proſtitue depuis vingt-cinq ans, à*
» *des bagatelles, à des occupations*
» *futiles, un temps precieux qu'il*
» *devoit à la ſocieté; c'etoit par une*
» *étude approfondie des jeux & des*
» *ſciences en ſous-ordre, qui tiennent*
» *à ſes loix conſtitutives, qu'il pou-*
» *voit s'acquitter de ſes obligations*
» *envers elle, la ſervir utilement,*
» *& ſe faire un nom chez la poſté-*
» *rité. Voilà comme le génie mal*
» *dirigé manque toujours la célé-*
» *brité.* »

Je vous avoue, Monſieur, que quelque diſpoſition que j'aie naturellement à vous défendre envers & contre tous, je n'ai eu rien à répondre à ces terribles argumens; vous ne m'avez mis que trop à portée d'être le témoin de ces baguenauderies qu'on vous reproche, & la force de la vérité m'a confondu. Je ſuis l'un de ces fanatiques dénoncés dans cette accuſation pour encenſer avec vous l'idole de l'amitié, au grand ſcandale des vrais

croyans. Je me ſuis donc reconnu complice de vos crimes; j'ai rougi comme un coupable que le remords décele, & le cri de ma propre conſcience a étouffé ma voix.

En effet, Monſieur, conſidérons la choſe moralement; n'eſt-ce pas un principe démontré par la raiſon, que tout homme qui vit dans une ſociété quelconque, & qui jouit des divers avantages qu'elle lui procure, lui doit, par la loi naturelle du contrat ſocial, un retour équivalent au bien qu'il en reçoit? Si ſa condition le deſtine à être inſtruit, il doit donc fonder l'edifice de ſes connoiſſances par celles qui ſont le plus eſſentiellement utiles à cette ſociété dont il eſt membre.

N'eſt-ce pas une autre vérité mere, tout auſſi certaine; que le premier & le plus ſacré des devoirs de l'homme inſtruit envers la ſociété, dans le ſiecle où nous vivons, eſt la ſcience des jeux? je ſuis déſeſpéré pour vous de cette con-

ſéquence ; mais vous n'en êtes pas quitte, car cette conſéquence en entraîne bien d'autres à ſa ſuite. Il eſt encore des ſciences relatives à la ſociété, qui, quoique moins ſublimes que celles des jeux, ſervent neanmoins à graduer l'échelle des devoirs de l'homme ſocial ſuivant le degré de leur importance ; & les connoiſſances ſociales ſont les premiers échelons de toutes les connoiſſances humaines.

Ainſi l'homme ſocial dévoué par état à l'inſtruction, doit diriger le plan de ſes études ſur cette gradation établie par l'ordre néceſſaire des choſes. Si ſon génie le porte vers les ſciences élevées, avant que de ſe familiariſer avec les Philoſophes, les Moraliſtes, les Phyſiciens, les Juriſconſultes, &c... il doit connoître à fond les jeux régnans & leurs termes techniques, les brochures de l'année, les pieces nouvelles, les anecdotes courantes des actrices, & des femmes du bon ton, les mots, les phraſes, les tour-

nures dont chaque minute enrichit notre langue, les épigrammes, les événemens, & les ſoupers du jour; les ragoûts de la nouvelle cuiſine, les découvertes & les révolutions des modes, en un mot, toute la littérature de nos almanachs, de nos dictionnaires, de nos journaux, &c....

Si cet homme ſocial a le génie de l'invention, ſes premiers fruits appartiennent à l'empire du goût; il ne leur eſt permis de naître, que pour l'étendre ou l'embellir; les arts & les talens agréables doivent donc l'occuper avant ceux qui ne ſont qu'utiles, & la théorie & le diſcernement du connoiſſeur ſe réunir chez lui à l'adreſſe méchanique de l'artiſte; dans ſes momens d'oiſiveté, il doit ſçavoir déterminer le deſſein d'une boîte, la forme d'une voiture, l'ordonnance d'un attique de cheminée, ou d'une garniture de rubans, diriger l'archet du muſicien, le burin du graveur, le peigne de la coëffeuſe, & l'aiguille

l'aiguille d'une jolie femme qui brode au tambour ; enfin, dans un beſoin urgent, combiner lui-même la nuance d'une couleur factice, accorder une guittare, arranger une friſure à la grecque, ou les paroles d'une ariette, & dérober à la Chine le ſecret de ſes vernis & de ſes porcelaines ; ce n'eſt qu'après avoir rempli ces grands objets, qu'il peut s'amuſer par délaſſement à ces graves projets qui n'amuſent point la bonne compagnie, comme de découvrir des moyens politiques qui multiplient l'aiſance & la ſubſiſtance des peuples, d'inventer du pain & des moulins économiques, de rendre la mer potable au navigateur, de fixer pour lui le point de la longitude, & autres minuties de cette eſpece qui intéreſſent une nation entiere, ſans choix & ſans diſtinction.

Enfin, ſi le génie de cet homme ſocial l'appelle à l'étude de la ſageſſe ſi négligée dans notre ſiecle, & au

gouvernement de ſes ſemblables, ou ſi, par une ſingularité qu'on ne conçoit plus, il ſacrifie toute ambition de fortune & de célébrité à ce ſentiment du cœur, que nos peres n'ont tranſmis qu'à un ſi petit nombre de leurs deſcendans, au plaiſir de bien faire, ſans intérêt pour ſoi-même, de jouir de ſa raiſon & de ſon ame, d'avoir des principes ſans prétentions, de n'être vraiment ſenſible qu'à la douceur d'aimer & d'être aimé, & d'aider ceux qui la procurent par des ſervices & des conſeils ſalutaires; tout ce que ce citoyen, ſi malheureuſement né, peut eſpérer de plus favorable de la part de la ſociété, c'eſt qu'elle attribue ſes mauvaiſes inclinations à la conſtitution vicieuſe de ſes organes, ou à la biſarrerie de la nature; mais elle ne le diſpenſe point pour cela de ſa contribution à la choſe commune; elle exige au contraire que ſon inſuffiſance ſerve encore à ſa gloire.

Ainſi, ſoit que ce prétendu ſage gouverne les hommes, ou commerce ſimplement avec eux, il doit eſſayer ſa raiſon, ſes principes, ſes lumieres, ſur les objets les plus directement relatifs à la ſociété; les femmes en ſont le plus bel ornement; il leur doit donc ſa premiere adminiſtration, ſes premieres négociations, ſes premiers traités de paix; il doit terminer les différens qui les diviſent, pour un mot dit à l'oreille, pour une fantaiſie, pour une préférence, avant que de prononcer le plus petit jugement ſur la fortune, l'honneur & la vie de leurs époux; il doit ſuivre le même ordre de marche dans ſes liaiſons, & ſe faire des amies, avant que d'avoir des amis; il eſt donc tenu d'exercer ce ſentiment qui anime ſon ame, à conſoler une jolie femme d'un infidele qui l'abandonne, à ſuſpendre chez un autre l'ennui dont un mari l'excede, à calmer les inquiétudes d'une

» te : Voyons donc quelles ſi gran-
» des affaires il a eues depuis cette
» époque où il figure dans la ſo-
» ciété. Examinons ſcrupuleuſe-
» ment ſi quelque choſe peut le juſti-
» fier d'avoir été ſi moroſif dans
» l'école des jeux. »

Alors on ſcrute votre temps paſſé ; on en combine, on en ſubdiviſe toutes les périodes : chacun s'enquête à ſon voiſin de vos démarches les plus ſecrètes, & des incidens de votre exiſtence ſociale les plus enſevelis dans l'oubli ; on n'en trouve point qui aient mérité de l'être, & qui ne doivent paroître au grand jour : enfin on reconnoît, après cette ſevere inquiſition, que la marche de vos occupations a commencé à peu près comme elle ſe continue aujourd'hui ; mais les Juges ſouverains de la ſociété ſe retournent avec plus d'art que vous n'arrangez vos cartes : voici l'argument triomphant qu'ils en tirent contre vous, & le jugement ſans appel qu'ils prononcent.

» *Il eſt évident que M. de M....*
» *ne s'eſt occupé que de choſes ſi peu*
» *importantes depuis qu'il a paru*
» *dans le monde, que c'eſt comme s'il*
» *n'avoit eu rien à faire; il a eu*
» *donc tout le temps néceſſaire pour*
» *apprendre les jeux. Ainſi rien ne*
» *peut pallier ſon imperitie : c'eſt*
» *ce que nous allons prouver demonſ-*
» *trativement par le calcul des pro-*
» *cédés de ſa conduite.*

» *Il emploie depuis vingt-cinq ans*
» *la moitié du jour à rendre la juſ-*
» *tice à des plaideurs qu'il n'a jamais*
» *vus; à concilier des compatriotes*
» *qui n'ont pas le moyen de l'obtenir*
» *en ſuivant ſes formes ruineuſes;*
» *comme ſi des gens qui n'ont pas le*
» *ſol, valoient la peine qu'on ſe mêle*
» *de leurs affaires; à protéger des*
» *veuves qu'il n'a point connues, lorſ-*
» *qu'elles avoient des maris, & des*
» *orphelins dont il n'eſt point le pere,*
» *contre des oppreſſeurs avec leſquels*
» *il ſoupe; à écouter les gémiſſemens*

» *des malheureux dont il n'a point*
» *causé l'infortune, & à soulager*
» *leur indigence en leur prêtant de*
» *l'argent qu'ils ne sauroient lui*
» *rendre.*

» *L'autre moitié du jour, il la par-*
» *tage en deux portions égales; il a*
» *la bonté de consacrer la premiere*
» *à des spéculations laborieuses qui*
» *n'ont pourtant d'autre objet qu'une*
» *vaine utilité publique, sans qu'il*
» *lui en revienne aucun avantage*
» *pour lui-même; ou bien à regler les*
» *affaires des pauvres les plus igno-*
» *bles, réunis en corps sous les dra-*
» *peaux de la misere la plus dé-*
» *goûtante.*

» *Enfin le dernier quart de la jour-*
» *née, il fait l'effort sublime de l'ac-*
» *corder à la société; mais il s'est formé*
» *des idées très-singulieres sur cet ar-*
» *ticle. Il ne croit pas plus fermement*
» *en Dieu, qu'au vieux préjugé de*
» *l'amitié, & il s'est fourré dans la*
» *tête, à n'en jamais revenir, qu'on*

» *pouvoit vivre ſans s'expoſer à mou-*
» *rir d'ennui avec des gens qui pen-*
» *ſent comme lui.*

» *En ruminant ſur ce biſarre prin-*
» *cipe, il a rencontré quelques enthou-*
» *ſiaſtes de cette ſecte expirante, & il*
» *a cru pieuſement que ces triſtes in-*
» *dividus de l'eſpece humaine étoient*
» *véritablement ſes amis, quoiqu'au-*
» *cun d'eux ne le lui ait proteſté, mais*
» *ſeulement parce qu'ils ſe ſont efforcés*
» *de le lui prouver par des actions,*
» *qu'ils pratiquent comme les an-*
» *ciens, les petites vertus de ne point*
» *mentir & de ne point trahir; qu'ils*
» *ont démontré dans quelques occa-*
» *ſions, qu'ils ne vouloient point le*
» *bien d'autrui, & qu'ils ont preſ-*
» *que autant de bon ſens que des*
» *laboureurs: telles ſont les qualités*
» *délicieuſes qui brillent chez les*
» *prétendus amis de M. de M....,*
» *& qui ont déterminé le choix de*
» *ſes liaiſons; c'eſt-là ce qu'il appelle*
» *de la ſociété. Cependant ces ſecta-*

» *teurs d'une opinion proſcrite paroiſſent à peine dans le monde ; & quand ils oſent s'y montrer, on les devine aux bâillements qu'ils excitent : voilà pourtant les aimables mortels, auxquels M. de M.... donne pendant les trois quarts de l'année le peu d'inſtans que lui laiſſent ſes travaux puerils ; & il ne balance point à leur ſacrifier ſes connoiſſances, c'eſt-à-dire, la bonne compagnie qui conſtitue la vraie ſociété : lorſqu'il ſe dérobe à cette végétation, celle-ci n'y gagne rien ; car ce n'eſt que pour rendre quelque ſervice à ces automates de notre ſiecle ; & il s'en tourmente avec autant de zele & d'activité, que s'ils devoient lui être bons à quelque choſe.*

» *Il eſt donc inconteſtable que M. de M.... a pris abſolument à gauche dans la conduite journaliere qu'il s'eſt preſcrite, qu'il a laiſſé l'eſſentiel pour le frivole, & qu'il*

» *proſtitue depuis vingt-cinq ans, à*
» *des bagatelles, à des occupations*
» *futiles, un temps precieux qu'il*
» *devoit à la ſocieté; c'etoit par une*
» *étude approfondie des jeux & des*
» *ſciences en ſous-ordre, qui tiennent*
» *à ſes loix conſtitutives, qu'il pou-*
» *voit s'acquitter de ſes obligations*
» *envers elle, la ſervir utilement,*
» *& ſe faire un nom chez la poſté-*
» *rité. Voilà comme le génie mal*
» *dirigé manque toujours la célé-*
» *brité.* »

Je vous avoue, Monſieur, que quelque diſpoſition que j'aie naturellement à vous défendre envers & contre tous, je n'ai eu rien à répondre à ces terribles arguments; vous ne m'avez mis que trop à portée d'être le témoin de ces baguenauderies qu'on vous reproche, & la force de la vérité m'a confondu. Je ſuis l'un de ces fanatiques dénoncés dans cette accuſation pour encenſer avec vous l'idole de l'amitié, au grand ſcandale des vrais

miſe de chacun des Joueurs ſe nomme encore le *Contingent* ; ſi le Vertugadin n'eſt pas levé pendant le coup, chacun des Joueurs y remet un nouveau Contingent, avant le coup ſuivant ; ainſi le Vertugadin peut être ſimple, double, triple, quadruple, &c.

Le Joueur qui doit donner, place une fiche devant lui, qu'on nomme la *Rocambole* ; ſi elle n'eſt pas gagnée à la fin du coup, celui qui donne enſuite, met la ſienne avant de mêler ; ainſi la Rocambole peut auſſi être ſimple, double, triple, quadruple, &c.

Le Zinzolin ſe joue avec des jeux entiers de cinquante-deux cartes ; celui qui donne, diſtribue par trois, douze cartes à chacun, & place le talon, compoſé des quatre dernieres, au milieu de la table. Chacun des Joueurs, à tour de primauté, écarte une carte de ſon jeu, & en prend une autre au talon ; cette carte ſe nomme la rentrée : il a auſſi la liberté de l'y laiſſer & de ne point écarter. Le talon des *Ecarts* ſe place ſous le Vertugadin.

Avant de jetter ſa premiere carte, chacun des Joueurs étend ſur la table, ſes *Triangles*, ou ſes *Quarrés de Sigisbés*,

s'il en a dans son jeu ; on nomme Sigisbés, les trois, les deux, & les as, qui sont les dernieres cartes, valant autant de jettons que de points ; ainsi le trois vaut trois jettons, le deux deux jettons, l'as un jetton ; si l'on a un Triangle de Sigisbés, c'est-à-dire, le trois, le deux & l'as de même couleur, on reçoit six jettons de chacun des trois autres Joueurs ; si l'on a le quarré des trois, c'est-à-dire, les quatre trois, on en reçoit douze jettons ; pour le quarré des deux, huit jettons ; pour le quarré des as, quatre jettons : si deux Joueurs ont respectivement un Triangle, ou un Quarré, ils s'en paient réciproquement la valeur ; si le même Joueur a les quatre Triangles ou les trois Quarrés à la fois, il reçoit de chacun des trois autres Joueurs six fiches, c'est-à-dire, la valeur double des Sigisbés.

Le roi est la carte la plus haute, & ainsi de suite jusqu'à l'as.

On donne chacun à son tour ; le premier à jouer leve la main, tant que sa carte n'est pas couverte d'une supérieure de même couleur ; & ainsi pour les autres Joueurs : on ne peut renoncer que quand on n'a plus de la couleur que l'on

joué ; il n'eſt point permis de regarder dans les mains faites.

Le Joueur qui leve la main, paie la valeur des Sigisbés à ceux qui les jettent ; trois jettons pour le trois ; deux jettons pour le deux ; un jetton pour l'as ; mais ſeulement lorſque ces Sigisbés ſont de la couleur de la carte qui leve la main ; s'ils ſont d'une autre couleur, il reçoit au contraire le même paiement de ceux qui s'en défont ; s'il leve la main par un Sigisbé, il en paie lui-même la valeur au Vertugadin.

Chacun des Joueurs arrange & diſtingue le nombre de ſes mains devant lui comme au Wiſth ; ſi l'un d'eux fait ſix mains, cela s'appelle arriver au *premier Equinoxe* ; il gagne les Contingens, & leve le Vertugadin ; les paiements qui y entrent enſuite ayant la fin du coup, par des Sigisbés *gorgés*, ſont levés par le Joueur qui fait les ſix dernieres mains, c'eſt-à-dire qui gagne le *ſecond Equinoxe* ; ſinon, ces paiements reſtent au Vertugadin pour s'y réunir aux Contingens du coup ſuivant.

Si le Joueur qui a gagné le premier Equinoxe, fait une ſeptieme main, il reçoit de chacun des trois autres Joueurs

un jetton ; pour la huitieme, deux jettons ; pour la neuvieme, quatre jettons ; pour la dixieme, une fiche ; pour la onzieme, deux fiches ; pour la douzieme, ſix fiches : c'eſt ce qu'on appelle à d'autres jeux faire la vole, & à celui-ci, le tour du *Zodiaque*.

Si au contraire lorſqu'un Joueur à gagné le premier Equinoxe, ou les ſix premieres mains, un autre Joueur gagne le ſecond Equinoxe ou les ſix dernieres mains, il reçoit de chacun des trois autres Joueurs quatre jettons, & leve le Vertugadin s'il s'y trouve quelque choſe. Les douze mains portent le nom des douze Signes du Zodiaque, ſuivant l'ordre du tableau ; ainſi la premiere eſt la main du Bélier ; la ſeconde, celle du Taureau ; la troiſieme, celle des Gémeaux ; la quatrieme, celle de l'Ecreviſſe ; la cinquieme, celle du Lion ; la ſixieme, celle de la Vierge, qui accomplit le premier Equinoxe ; la ſeptieme, celle de la Balance ; la huitieme, celle du Scorpion ; la neuvieme, celle du Sagittaire ; la dixieme, celle du Capricorne ; la onzieme, celle du Verſeau ; la douzieme, celle des Poiſſons, qui accomplit le ſecond Equi-

TAYLOR INST. OXFORD

noxe, ou le tour du Zodiaque. *

Le Joueur qui ne fait point de mains, gagne la Rocambole; ſi deux Joueurs n'en font point, ils la partagent; ſi trois Joueurs n'en font point, elle appartient au quatrieme Joueur qui fait les douze mains, ou le tour du Zodiaque, & qui gagne par ce coup tout l'argent qui eſt ſur le jeu: ſi les quatre Joueurs font des mains, la Rocambole reſte, & double le coup ſuivant.

La partie eſt compoſée de cinq tours ſimples & d'un tour double, pendant lequel tour les paiemens ſont doublés; & ſi le Vertugadin n'eſt pas levé au dernier coup, ce tour double eſt prolongé juſqu'à ce que le Vertugadin ſoit gagné.

REGLES PARTICULIERES.

Le premier à jouer eſt chargé de recueillir les Contingens; il commence par mettre le ſien dans le Vertugadin, qu'il preſente enſuite aux autres Joueurs, puis il le place au coin de la table entre

* Les Joueurs qui n'ont point pouſſé juſques-là l'étude de l'Aſtronomie, peuvent apprendre cette nomenclature dans leurs Almanachs. O l'heureux ſiecle! où, dès qu'on ſçait lire, on trouve le Firmament dans ſa poche.

celui qui mêle & lui ; il devient garant de ces Contingens, & s'il obmet de les recueillir avant que celui qui mêle ait fait couper, il eſt obligé de fournir le Vertugadin à ſes propres dépens.

Les Triangles & les Quarrés ne ſont plus payables, lorſque le Joueur qui les porte, a jetté ſa premiere carte avant de les préſenter.

Lorſque des Sigisbés ont été jettés ſur une main, on ne peut plus en exiger le paiement, ſi la main ſuivante eſt accomplie : & ſi le Joueur à qui le paiement en eſt dû, le laiſſe par oubli ſur la table, après ce même terme limité, il eſt remis au Vertugadin : cette regle s'applique également aux autres paiemens.

Si le Joueur oublie de lever le Vertugadin après ſa ſixieme main accomplie, & avant de jetter ſa carte pour la ſeptieme, il eſt perdu pour lui, & reſte pour le coup ſuivant ; s'il néglige de lever la Rocambole à la fin du coup, & avant qu'on ait coupé, elle eſt pareillement remiſe : s'il renonce à faux, il paie une fiche d'amende au Vertugadin.

Au reſte ces regles particulieres ne ſont établies que pour fixer l'attention

des Joueurs, & prévenir les diſcuſſions entre ceux qui jouent ſtrictement. Les Joueurs diſtraits, qui les trouveront trop rigoureuſes, pourront les adoucir plus ou moins, ſuivant des conventions de ſociété; nous croyons ſeulement devoir les avertir que plus ils ſe relâcheront de ces regles étroites, moins ils apprendront à bien jouer le Zinzolin.

On peut conſidérer le Zinzolin, comme un jeu de ſcience, ou de commerce; s'il pouvoit être comparé à quelqu'un de nos Jeux connus, ce ſeroit au Réverſis plus qu'à tout autre; il contraſte avec lui pour la fineſſe & pour l'agrément; comme lui, il captive l'attention & la mémoire ſur les coups & les cartes paſſées; ſe combine à l'infini, & donne horriblement d'humeur: la perte & le gain y ſont à peu près équivalents, mais leur marche eſt abſolument différente, & le Zinzolin ne reſſemble réellement qu'à lui-même.

Nous n'inſtituons point de regles ſur la méthode de jouer le Zinzolin; c'eſt l'affaire de l'art, & l'art ne s'indique point; il dépend uniquement du génie & de l'intelligence du Joueur; on pourroit jouer le Zinzolin toute ſa vie, &

en perfectionner toujours la méthode : c'eſt le propre des vrais jeux de ſcience.

Nous dirons ſeulement que les procédés, les incidens du Zinzolin, ſont combinés de telle maniere qu'au milieu des rapports qui les lient & les font dépendre les uns des autres, ils produiſent toujours pluſieurs intérêts oppoſés à la fois, qui excitent & partagent ſans ceſſe l'attention du Joueur ; que toujours vif, toujours piquant pour l'eſprit & l'amour propre, toujours offrant des moyens & des reſſources, rien n'y eſt indifférent, tout y eſt important juſqu'au dernier coup, juſqu'à la derniere carte.

Celui qui juge ainſi du Zinzolin, a été le premier Diſciple de ſon Compoſiteur ; il n'eſt ni médecin ni voyageur ; il n'a jamais vendu d'orvietan ſur les places publiques, & n'a encore arraché de dents à perſonne ; on peut donc l'en croire ſur ſa parole ; ſi on ne l'en croit pas, il laiſſe à l'expérience le ſoin de juſtifier ſa véracité.

HISTOIRE MORALE
DU ZINZOLIN.

INTRODUCTION.

LE Légiſlateur poſe les fondemens de la ſociété, en déterminant les limites de nos droits & de nos devoirs réciproques ; l'Hiſtorien éleve les murs de l'édifice, en nous inſtruiſant par des faits & des exemples ; le Moraliſte le couvre d'un toît propice qui le garantit des orages, en modifiant nos paſſions, & en prévenant leurs excès par les conſeils de la raiſon. Mais ce dernier procédé de l'architecture ſociale exige plus d'art ; ſouvent la rudeſſe des matériaux qu'on y emploie, ne peut être ſupportée que ſous la couche d'un vernis ſéduiſant.

Appliquons ces principes à l'objet que nous traitons. Nous venons d'indiquer à la ſociété des Amateurs les loix ſacrées du Zinzolin ; cette ſimple expoſition a dû, ſans doute, leur ſuffire pour acquérir l'intelligence de nos jeux connus ; mais ce ſeroit dégrader l'eſſence ſupérieure d'un jeu moins vulgaire, que de la laiſſer

méconnoître par un ſilence affecté; ſous une écorce frivole, le Zinzolin recele des vérités morales, peu viſibles aux yeux des hommes ordinaires; il a la gloire d'être le premier jeu dont la compoſition ait été dirigée par cet eſprit philoſophique qui diſtingue le dix-huitieme ſiecle, & il aura, ſans doute, celle d'y faire époque. A ſa démonſtration méchanique, joignons donc ſon analyſe métaphyſique; le Légiſlateur a rempli ſa tâche en ordonnant la marche du Zinzolin : l'Hiſtorien va lui ſuccéder, en rapportant les circonſtances qui ont amené ſon exiſtence; le Moraliſte finira par développer ſes rapports ſecrets avec nos mœurs : heureux, ſi, ſous ces titres ſi difficiles à ſoutenir, nous achevons l'édifice avec aſſez de ſuccès, pour former une colonie de Joueurs philoſophes. (*a*)

(*a*) Le Lecteur ne doit point être effrayé du ſtyle pompeux & figuré de cette introduction; quoiqu'il ſemble annoncer des prétentions, il ne ſera pas toujours le même : le Zinzolin étant un être monſtrueux compoſé de pieces de rapport, on a cru devoir effleurer tous les ſtyles en écrivant ſon hiſtoire, & l'on a commencé par le plus noble, avec d'autant plus de raiſon, que beaucoup de livres plus gros que celui-ci n'ont dû leurs ſuccès qu'à leur introduction.

CHAPITRE PREMIER.

Les Rêves.

UN Calculateur françois, après avoir beaucoup lu, vu, voyagé, obſervé, ſe mit à calculer la ſomme de ſes connoiſſances : il trouva, tout bien compté, qu'il n'étoit guere plus ſçavant, qu'avant de s'être donné tant de peines.

Il perdit donc tout à coup ce ſentiment de curioſité qui l'avoit tant agité juſqu'alors ; il renonça même au calcul de la plume, parce que ſes diſtractions lui feſoient mettre ſouvent les zeros avant les nombres, d'où il réſultoit des comptes faux dans un ſens contraire à ceux des Apothicaires, qui, par une autre eſpece de diſtractions, mettent des nombres avant les zeros.

Cet homme ſingulier, devenu ſédentaire depuis ce temps, vit en France peu connu, & ſçait s'en conſoler : quand il n'a rien de mieux à faire, il s'amuſe à penſer, ou à compter par ſes doigts ; mais comme il ne veut point choquer

les uſages reçus dans le pays qu'il habite, il penſe ordinairement tout ſeul, & le plus ſecretement qu'il peut : cependant, lorſqu'il croit penſer de la meilleure foi du monde, il lui arrive ſouvent de ne faire que des rêves.

Ce penſeur, ou ce rêveur, eſt grand admirateur des ſiecles paſſés, parce qu'il n'y a point vécu ; il ne l'eſt point du tout du ſiecle préſent, parce qu'il y vit. Il pourroit bien rêver également dans ces deux opinions.

Tout en penſant & calculant, il ſe mit un jour en tête de rendre un ſervice ſignalé à la Patrie. Ce fut de ramener en France les mœurs de nos peres. Ce projet étoit, ſans doute, un rêve de plus.

Cependant l'intime conviction de ſa propre ignorance ne l'empêchoit pas de ſçavoir que, pour inſtruire ou perſuader aujourd'hui, il faut amuſer ; & que la raiſon n'eſt plus écoutée, ſi le plaiſir ne lui ſert d'interprete.

Calquant ſes vues ſur le coſtume du ſiecle, notre Reformateur compoſa un jeu ſçavamment combiné : il l'habilla de tous les atours qui pouvoient en aſſurer le ſuccès : ce jeu qu'il nomma le Tournois, préſentoit l'image de nos mœurs

la plume pour une ſi belle cauſe ; il ſe préparoit à publier un gros volume pour la défenſe du Tournois qui devoit forcer le ſiecle à rougir de ſon injuſtice, & à réhabiliter la mémoire de l'illuſtre Opprimé comme celle de Calas ; lorſqu'un Eſpagnol, qui connoiſſoit les François, parce qu'il ne l'étoit pas, lui fit heureuſement comprendre la futilité de ſon deſſein.

Votre Tournois, lui dit-il, devoit néceſſairement ſe caſſer le cou, avec ſon nom gothique & ſon air uſé ; que ne le préſentiez-vous dans le monde ſous le nom plus moderne du Carrouzel dont le fonds eſt à peu près le même, mais dont l'air eſt plus jeune & plus frais ; il auroit eu le ſuffrage unanime de votre nation.

Mais ſi le fonds eſt le même, répondit notre penſeur, l'air & le nom deviennent fort indifférens à la choſe.

Votre raiſonnement pourrait être juſte en Eſpagne, repliqua l'autre, parce que le goût n'y a pas fait encore aſſez de progrès, pour qu'on puiſſe s'y paſſer du fonds des choſes ; mais il eſt abſurde en France, où le goût eſt parvenu à ce degré ſupérieur qui ne veut plus que des

des ſuperficies. Croyez-moi donc ; l'arrêt du Tournois eſt prononcé comme celui d'une piece nouvelle tombée à ſa premiere repréſentation ; malgré votre amour pour les ſiecles paſſés, réglez vos démarches ſur celui-ci dont les productions ne reſſuſcitent point.

Il faut s'accommoder au temps ; c'eſt ce que fit très-ſagemment notre Réformateur. Il brûla ſon manuſcrit, hauſſa les épaules, & abandonna le ſiecle à ſa deſtinée : il eſtimoit trop peu ſes propres opinions, pour s'affecter long-temps de celles des autres. Il garda ſi peu de rancune contre ſes Compatriotes, qu'il lui prit fantaiſie de faire pour eux un rêve plus heureux.

Malgré le peu de cas qu'il faiſoit de ſes études & de ſes obſervations, il en raſſembla dans ſa tête les matériaux épars ; il choiſit les plus diſcordans, & il avoit ſes raiſons pour cela. Il les arrangea, retourna, combina de cent façons, & après avoir penſé, calculé, pris du tabac, rongé ſes ongles, deux heures entieres, il enfanta ce nouveau rêve qu'il nomma le Zinzolin.

CHAPITRE II.

Le Dessous de Cartes.

Ce nom charmant de Zinzolin semble promettre au nouveau jeu qui le porte, un sort moins infortuné que celui de son aîné; le Compositeur, instruit par ses malheurs, a tendu tous les ressorts de son génie pour l'adapter à notre siecle : dans l'ordonnance de sa marche, il a eu soin de ménager la constitution délicate de nos organes vaporeux, par la simplicité des calculs & des combinaisons; il en a rendu tous les procédés, tous les incidens, piquans pour l'amour-propre, & attrayans pour l'attention, sans trop la captiver. Tout y est neuf, tout y est saillant, & tout y est empreint de cette pointe de singularité si nécessaire aux goûts usés d'aujourd'hui.

Le Zinzolin, considéré sous la simple apparence d'un objet de pure récréation, mérite déjà la bienveillance de tous les Amateurs. Mais lorsqu'ils y connoîtront le dessous des Cartes, ils feront plus; ils lui rendront des hommages.

Qu'ils apprennent que, ſous un maſque ſéduiſant & frivole, le Zinzolin recele les traits emblématiques d'une morale ingénieuſe, aſſez enveloppée dans les alluſions qui la couvrent, pour n'être pas devinée, & en ſuppoſant qu'elle le ſoit, aſſez manierée, pour ne pas épouvanter le ſiecle du goût, & aſſez neuve, pour l'intéreſſer.

Ce qui mérite ſur-tout l'admiration des Connoiſſeurs, c'eſt l'art avec lequel l'habile Compoſiteur a rapproché dans cet ouvrage de marqueterie, quelques pieces détachées du grouppe des connoiſſances humaines : leur diſparité paroît monſtrueuſe ; cependant il a ſçu les lier par une chaîne de rapports ſenſibles, que lui ſeul, ſans doute, pouvoit appercevoir, & en former un enſemble harmonique : effort ſupérieur de l'eſprit humain, par lequel il eſt arrivé tout d'un coup au ſublime dans un genre ignoré juſqu'à lui ; que d'encens, un ſiecle, juſte appréciateur de ce ſublime ſi rare, ne doit-il pas au génie Créateur qui ſçait ainſi placer les monumens de ſon érudition & de ſa ſagacité dans un jeu de cartes, & s'immortaliſer en rêvant !

On pourroit comparer le Zinzolin à

une vue d'optique, deſſinée ſur un carton, n'offrant à l'œil indifférent que des traits bizarres & confus; placée dans la chambre obſcure, ces traits ſe développent, s'arrangent avec ordre dans de juſtes proportions, & préſentent à travers un verre ſecourable à l'œil obſervateur, la plus belle ordonnance de deſſein.

Il eſt des Joueurs inattentifs, qui ne ſçavent que jetter des cartes, & compter des jettons par habitude; il en eſt d'autres toujours gorgés de probité qui ne s'aviſent jamais de regarder le deſſous des cartes à aucun jeu; le plus grand nombre eſt aveuglé par l'intérêt, ou diſtrait par l'ennui. Tous, en jouant au Zinzolin, n'y verroient que des noms barroques, & pris au haſard; ils n'en rechercheroient ni la ſource ni l'eſprit qu'ils regarderoient comme nuls. Peut-être nos Académiciens, dreſſés à voir au delà de la lettre des choſes, ſoupçonneroient-ils ce deſſous de cartes ſi important, mais ces Meſſieurs, tous ſociables qu'ils ſont, ne jouent point.

Le verre de la chambre obſcure devient donc d'une néceſſité abſolue au rayon viſuel de notre ſiecle, tout éclairé

qu'il ſoit. Le Compoſiteur, qui a renoncé à toutes les vanités du monde depuis l'épreuve qu'il a faite des caprices de l'opinion, borne ſes prétentions à celle de penſer, & à n'être point diſtrait de ſes rêves qui l'amuſent plus que nos réalités ; mais, en ruminant, il s'eſt ſouvenu qu'il étoit homme, & qu'à ce titre il devoit concourir au plus grand avantage poſſible de l'humanité ; il nous a donc remis ſa plume, ſes ſecrets, & quelques étincelles de ſon génie, pour initier les prophânes aux myſteres ſacrés du Zinzolin : c'eſt le feu de Promethée dont nous allons animer la nature humaine, les cartes à la main.

CHAPITRE III.

Le Zinzolin.

CEux qui jugent des productions du ſiecle, par le ſiecle même, ont déjà cru, ſans doute, que le nom de Zinzolin étoit très-moderne. Ils ſe ſont trompés : ſa généalogie eſt peut-être la plus ancienne du monde.

Le premier élephant blanc d'un Roi de Pégu de la ſeptieme Dynaſtie, portoit ce joli nom, & fut Zinzolin premier. Mais un incendie ayant conſumé les annales de cet Empire, ce nom important auroit rentré pour toujours dans le néant, ſi l'ame de cet élephant blanc, ſoumiſe aux loix de la Métempſycoſe, n'eût animé mille ans après un Héros de Féerie, ſous le nom de Zinzolin ſecond, & rendu ainſi ce grand nom à l'Univers.

L'Hiſtoire manuſcrite de ce Héros a été dépoſée dans la Bibliotheque du Vatican ; & c'eſt où le Compoſiteur à déniché ce nom myſtérieux, dont il ſçut connoître tout le prix.

Malheureuſement cet ouvrage authentique ne rapporte que les premiers faſtes de la vie & des amours du Prince Zinzolin ; notre Obſervateur, encouragé par cette précieuſe découverte, a employé toutes les voies humaines, pour avoir la ſuite de ſon hiſtoire, & celle de tous les Zinzolins dont il devoit être la ſouche.

Mais admirez les caprices de la deſtinée. Après de longues & vaines perquiſitions, le ſort du Prince Zinzolin & de toute ſa race, a été enfin éclairci, lorſqu'on ne l'eſpéroit plus.

Un Médecin juif, nouvellement arrivé en France, après avoir parcouru toutes les Cours de l'Aſie, a rapporté des Mémoires ſecrets ſur cette partie du monde, qui éclairciſſent bien des points hiſtoriques ſur leſquels nos Sçavans ne ſont pas d'accord. Les derniers faſtes de la vie du Prince Zinzolin ſont du nombre. Ces Mémoires juſtifient de la maniere la moins équivoque, que ce Héros qui les avoit commencés, très-certainement avant la tranſmigration de ſon ame, par être le premier éléphant blanc du Roi de Pégu, les a finis, tout auſſi certainement, après

un autre accident, par être le premier Eunuque noir * du Roi de Perſe.

Mais ce n'a pas été tout d'un coup que le Prince Zinzolin eſt parvenu à ce haut degré de grandeurs ; il a fallu la concurrence de bien des événemens pour accomplir celui-ci. L'Auteur des faſtes de ſa jeuneſſe, dépoſés dans la Bibliotheque du Vatican, les a terminés au lendemain de ſes nôces, croyant, ſans doute, qu'un Héros marié ne méritoit plus d'hiſtorien ; or voici la ſuite de ces faſtes auguſtes, telle qu'elle eſt révélée à l'Univers par le Continuateur.

Trois jours s'étoient à peine écoulés depuis que le charmant & magnanime Zinzolin, après avoir triomphé de tous ſes rivaux, autant par les graces de ſa perſonne, que par la valeur de ſon bras, goûtoit le plaiſir tranquille de régner ſur un beau royaume dans le pays des ſonges, & de poſſéder une belle femme

* Il ne faut pas prendre à la lettre l'expreſſion d'eunuque noir ; on peut être eunuque très-noir avec une peau très-blanche : cette épithete figurée déſigne la plus grande perfection d'un état très-nouvellement connu en France où il n'a pas encore fait nombre parmi les corps de métiers.

femme qu'il aimoit encore comme s'il ne l'eût pas épousée, & avec laquelle la renommée assure qu'il vivoit comme un ange, lorsqu'une conspiration le força tout à coup d'abandonner ses états.

Avertis par un avis fidele, pendant la nuit qui devoit favoriser de ses voiles sombres le plus noir des attentats, ce glorieux Monarque & la Princesse sa femme, tous deux si dignes d'un meilleur sort, n'eurent que le temps de se sauver en chemise par des chemins détournés, pour échapper aux conjurés.

Ils eurent le bonheur de gagner notre continent, ainsi vêtus légérement, & encore plus courts d'argent ; mais comme l'adversité ne sert qu'à mieux développer les sentimens des grandes ames, ces malheureux époux se dirent, en chemin faisant, les choses du monde les plus tendres & les plus héroïques ; cependant la fortune ne faisoit que de commencer sur eux l'exercice de ses persécutions ; à peine étaient-ils débarqués au premier port d'Asie, qu'elle les sépara pour long-temps, & ce ne fut qu'après des malheurs inouis, qu'elle consentit à leur réunion.

Mais arrêtons notre plume ; & tirons

prudemment le rideau ſur les cruelles infortunes de ces auguſtes époux ; ce récit pathétique jetteroit trop de ſombre dans cet ouvrage dédié à un ſiecle dont nous devons ménager la ſenſibilité ; ſi ces curieux barbares, dont le cœur eſt environné d'un triple acier, veulent en apprendre les détails intéreſſants, ils auront la bonté de les chercher dans l'hiſtoire du Prince Zinzolin, que le Médecin Juif, qui a trouvé en France peu de foi à ſes ordonnances, parce qu'il n'eſt pas chrétien, a extraite de ſes Mémoires ſecrets, & qu'il doit publier inceſſamment en deux tomes in-folio, édition d'Hollande faite à Paris, avec des planches, des vignettes, & des notes.

Cependant un mérite peu commun perce toujours à la longue, & laſſe à la fin les caprices de la deſtinée : c'eſt ce qu'éprouverent le Prince Zinzolin & la Princeſſe ſon épouſe. Le Prince ayant acquis dans ſes adverſités, toutes les qualités néceſſaires au Gouvernement du ſerrail, fut admis dans celui du Sophy ; il paſſa par toutes les charges, & ſe fit tellement conſidérer, qu'il fut élevé à la dignité de premier eunuque noir : il remplit cette pla-

ce éminente avec tant d'honneur & de ſageſſe, qu'il devint cher à ſon maître, & ſupportable aux jeunes Odaliſques *; choſe ſans exemple juſqu'à lui.

La Princeſſe de ſon côté s'étoit procuré dans le cours de ſes infortunes, des qualités d'un genre différent, mais qui équivaloient celles du Prince. Sa beauté, comme l'on s'en doute bien, avoit fait le ſupplice conſtant de ſon amour & de ſa vertu. Plus elle avoit été connue, plus elle avait eu d'amans; & plus elle avoit eu d'amans, plus elle avoit eu de perſécuteurs: mais Zinzolin ſeul étoit toujours préſent à ſes yeux comme à ſon cœur. Cette Princeſſe infortunée, le modele des épouſes tendres & fidelles, n'étoit ſans ceſſe occupée qu'à ſe garantir des pieges de la ſéduction; cependant quelque ſoin qu'elle y apportât, elle ne put éviter quelques ſurpriſes qui, en moins de vingt-ans, lui firent mettre au monde dix-neuf enfants mâles, en ſoupirant de tendreſſe pour le Prince ſon

* On nomme ainſi les jeunes beautés deſtinées aux plaiſirs du Sultan. Elles ont ordinairement pour les eunuques le même degré de bienveillance que nos Françoiſes pour les maris jaloux.

époux. L'exiſtence forcée de ces êtres conçus dans la douleur & l'amertume, pouvoit-elle être durable ? Cette malheureuſe mere eut le double chagrin de les faire & de les perdre.

Mais ſi ces accidens réitérés de la deſtinée éprouverent ſa vertu, ils ſervirent au moins à développer la grandeur de ſon génie : elle acquit par ſa propre expérience, la connoiſſance la plus profonde de cet art ſecourable qui prête la main au genre humain pour l'introduire ſur notre globe ; elle en pénétra les replis les plus cachés ; l'Aſie après avoir retenti du bruit de ſa mémorable fécondité, retentit encore du bruit de ſes talens ſalutaires. La renommée en vint juſqu'aux oreilles toujours victorieuſes du Sophy ; & la Princeſſe fut choiſie pour remplir dans ſon ſerrail l'emploi glorieux, d'accoucheuſe des Sultanes, dont elle s'acquitta avec la plus haute diſtinction.

Ce fut ainſi que le deſtin par des voies inexpliquables, réunit deux illuſtres époux, après les avoir fait ſervir trop long-temps de jouet à ſes caprices ; le temps, les infortunes, les accidens, les fatigues, avoient operé par des procédés différents, de grands changemens

dans leurs perſonnes : qu'on ne ſoit donc pas ſurpris ſi leur reconnoiſſance ne fut pas auſſi prompte que dans nos Drames modernes.

Nous avons trop de conſcience, pour tromper nos lecteurs : nous avouerons de bonne foi, que la Princeſſe plus éclairée par le ſentiment de ſa tendreſſe, que par ſes yeux, eut tous les honneurs de cette reconnoiſſance : tous les grands Hommes ont eu des foibleſſes ; & le grand Zinzolin n'étoit peut-être pas le premier qui eût eu celle d'oublier un peu ſa femme. Le genre de ſes malheurs n'avoit pas nourri chez lui, comme chez la Princeſſe, la vivacité de l'amour conjugal ; on pourroit même préſumer qu'ayant toujours l'ame généreuſe malgré les tours de la fortune, il lui auroit noblement pardonné, quand elle ne lui auroit pas ménagé une ſi heureuſe rencontre. Quoi qu'il en ſoit, nous eſpérons que le ſiecle, malgré ſa ſévérité ſur cet article, le lui pardonnera en faveur des circonſtances.

Cependant, quoiqu'il trouvât la Princeſſe un peu changée & beaucoup plus vieillie, il reçut cet événement avec la fermeté qui caractériſe toujours un grand

courage. En vous perdant, Madame, lui dit-il, je crus avoir tout perdu; mais la fortune m'a prouvé depuis, de maniere à n'en pouvoir douter, qu'il m'étoit resté encore bien des choses à perdre; je ne suis plus cet amoureux & superbe Zinzolin dont les transports firent votre bonheur le jour de vos nôces: j'étois alors un héros, vous le sçavez, & je ne suis pas même aujourd'hui un homme ordinaire; baffoué, honni par la destinée, accablé de toutes ses noirceurs, je n'ai plus à vous offrir qu'un cœur flétri, glacé, & très-physiquement dépouillé de tous les principes du sentiment; mais, si vous perdez un amant dans votre époux, vous y retrouverez au moins un ami; & je vous jure, par l'éléphant blanc qui fut la souche de mon arbre généalogique, que dans toutes ces altérations de mon être, il n'y a point eu de malice de ma part.

Ce compliment qui peut-être eût paru assez impertinent à plus d'une femme que nous connoissons, ne formalisa point la Princesse qui n'avoit pas une ame vulgaire. Elle crut le Prince sur sa parole, l'embrassa sans conséquence, & lui répondit avec une noble majesté:

cher Prince, j'ai eu tant d'amans depuis que je ne vous ai vu, qu'à vous dire vrai, je ſuis un peu blaſée ſur cet article ; le titre d'ami que vous y ſubſtituez, me paroîtra plus piquant par ſa nouveauté pour moi : ſi la fortune ennemie a furieuſement abregé vos appanages, elle a, par compenſation, prodigieuſement étendu les miens, mais ils ſont ſi dévaſtés, que cela revient au même. Vous n'en ſerez pas moins mon ſouverain ſeigneur ; nous commençâmes par la profuſion ; nous finirons par l'économie.

Le Prince, qui s'étoit livré depuis long-temps à l'étude de la ſageſſe, fut frappé d'un diſcours ſi ſenſé, & vit avec tout le ſentiment de plaiſir dont il étoit capable, que la Princeſſe étoit toujours un chef-d'œuvre de raiſon & de modeſtie. Ce fut ainſi que ces auguſtes époux ſe réunirent ; depuis ce jour, ils vécurent avec cette délicieuſe intimité qui fait la gloire des époux de notre ſiecle ; ſans que les charmes de cette union excitaſſent jamais dans le ſerrail du Sophy, le ſcandale ni l'envie.

Cependant le Prince Zinzolin, au milieu de ſes diſgraces & de ſes humiliations, avoit toujours ſoigneuſement

conſervé un grand fond de vanité de l'antiquité de ſa race, ce qui prouve que les eunuques ne reſſemblent point mal aux Capucins : quelque choſe qu'on eût fait pour le guérir de la manie de perpétuer ſon nom, les Mémoires ſecrets aſſurent qu'il profita de l'occaſion, malgré les cinquante ans de la Princeſſe, & ſa propre indignité, pour eſſayer de donner deux démentis à la nature : mais, comme un malheur n'arrive jamais ſans un autre, la Princeſſe qui avoit été féconde pour tout le monde, ne le fut point pour lui, & il mourut ſans poſtérité ; ainſi finit l'illuſtre maiſon des Zinzolins.

Il eſt donc très-évident que le Zinzolin, auquel nous donnons l'être aujourd'hui, n'eſt que le troiſieme du nom.

Quelle gloire de faire revivre ce nom célebre, & de lui aſſurer l'immortalité! C'eſt celle que va recueillir notre ſçavant Compoſiteur ; initié dans les plus ſecrets myſteres de Pitagore, il a fait paſſer l'ame du grand Zinzolin dans un jeu de cartes, & le reſtitue pour toujours à l'Univers.

C'étoit trop peu pour cette ame auguſte d'avoir habité les corps du premier

éléphant blanc du Roi de Pégu, & du premier eunuque noir du Sophy de Perſe ; ces enveloppes mortelles n'étoient que des épreuves paſſageres par leſquelles les deſtins la préparoient à la plus haute des dominations ; dans la révolution éternelle des temps, il devoit naître un ſiecle mémorable, où, par le miniſtere d'un génie inſpiré, cette ame animant à la fois quatre Rois conquérants, quatre Armées combattant ſous leurs ordres, & tous les Aſtres du Firmament rangés ſous leurs bannieres, devoit fonder un Empire toujours durable, & recevoir ſur un trône verd l'hommage conſtant des Humains.

Eſprits ſuperficiels, qui rapportez tout à la foibleſſe de votre intelligence, perſuadez-vous donc que ce n'a point été par l'effet d'un aveugle haſard que le nom myſtérieux de Zinzolin a été conſacré à un jeu dont vous ne voyez encore que le maſque frivole ; ce maſque va tomber, & détruire vos prophânes jugemens, en vous découvrant l'aſcendant impérieux de la fatalité qui a déterminé ce choix. Suſpendez donc, pour quelques inſtans, vos ſoins puſillanimes ſur ce point que vous occupez ſur notre

CHAPITRE IV.

Le Vertugadin.

Vertugadin, ou ſuivant les Etymologiſtes, *Vertugardin*, ſignifioit en gaulois, gardien de vertu; c'étoit une eſpece de vêtement dont nos aïeules s'ajuſtoient de la ceinture en bas, & qui reſſembloit aſſez au panier dont nos femmes ſe ſervent encore. Celles de ce temps-là ne ſçavoient pas lire; elles n'avoient point appris, comme on l'apprend aujourd'hui dans nos Métaphyſiciens, à déterminer géométriquement la juſte meſure de tous les êtres moraux; & elles entendoient dire à nos peres, qui ſçavoient ſigner leur nom, que le plus grand tréſor d'une femme étoit une grande vertu.

Dans ces ſiecles d'ignorance, les femmes croyoient que leurs maris devoient avoir raiſon; elles les crurent donc pieuſement ſur leur parole; alors ce fut à qui auroit la plus grande vertu poſſible, à qui ſçauroit le mieux conſerver ce tréſor du bon vieux temps; & ce fut pour

étendre ſon empire, orner ſes frontieres, (car la grandeur aime le faſte) & lui ſervir de boulevard contre les mauvaiſes rencontres, que les Vertugadins furent inventés.

Cependant les eſprits s'éclairerent inſenſiblement ; nos meres appréciant mieux la valeur des choſes, ne tirerent plus tant de gloire d'une ſi grande vertu ; & par un effet aſſez naturel dans l'ordre des événemens, à meſure que les femmes en firent moins de cas, les hommes la reſpecterent moins. Nous ignorons quels incidens il en reſulta ; mais par une ſingularité que les Auteurs qui ont traité cette matiere, nous laiſſent à deviner, plus le fanatiſme de la vertu diminua, plus les Vertugadins s'aggrandirent, ou, pour mieux dire, ils firent place aux paniers qui ſubſiſtent encore. Cependant comme tout accomplit ſa révolution dans la marche univerſelle des êtres, la mode des paniers a décrit ſon cercle, ainſi que celle des tourbillons de Deſcartes. Nos Françoiſes reviennent aux Vertugadins dont elles ont adouci le nom ſous celui de *Conſidération*, moins effrayant pour notre ſiecle.

Mais ces Vertugadins modernes, bien

dégénérés de leurs prédéceſſeurs, ne ſont plus que des gardiens honoraires, c'eſt un ornement ſans conſéquence qui ne gêne perſonne aujourd'hui. Nos femmes plus ſociables que leurs grand'meres, ont bien rectifié leurs fauſſes idées; ſemblables à ces anciennes villes de guerre dont les fortifications ſubſiſtent encore, mais dont les portes ne ſont jamais fermées, elles ſçavent plier leurs dociles Vertugadins aux occaſions & aux convenances, & mettre leur vertu à la portée de tout le monde, ſous la garde plus ſûre de la Providence.

Le Vertugadin du Zinzolin eſt l'emblême de ces Vertugadins modernes; c'eſt le centre où ſe réuniſſent tous les vœux des intéreſſés, & le but conſtant de leurs ſpéculations, chacun d'eux y préſente ſon offrande, & le leve plus ou moins fréquemment, ſuivant ſon adreſſe ou le caprice du ſort; tantôt vuide, tantôt plein, il eſt toujours l'ame de la ſociété.

La chronologie des arts, des mémoires ſecrets pour ſervir à l'hiſtoire de la vertu, & une chronique des Pays-Bas, trouvée à l'Abbaye du Montcaſſin, ſont les ſources fécondes où le Compoſiteur a puiſé les matériaux de cet emblême ingénieux.

CHAPITRE V.

Les Contingens.

Contingent eſt un mot compoſé & dérivant de deux mots latins. Grotius & Puffendorf, en traitant du Droit public, l'ont politiquement appliqué à cette contribution d'hommes & d'argent, que chaque Membre de l'Empire Germanique s'eſt obligé, par un contrat ſocial, nommé la Bulle d'or, de fournir pour ſa défenſe.

Mais, en remontant aux racines de ce mot compoſé, on peut l'appliquer bien plus littéralement à divers procédés familiers de la ſociété, moins importans à l'ordre général, mais plus intéreſſans au bien-être particulier.

En effet le mot Contingent pris dans ſon acception la plus ſimple, exprime uniquement deux choſes qui ſe joignent ou ſe touchent, & par-là tiennent enſemble. Or c'eſt préciſément le but univerſel, & l'effet néceſſaire de ce que nous nommons la ſociété.

Les hommes ſe joignent & s'uniſſent

indiſpenſablement par beſoin, par intérêt, & peut-être quelquefois par amitié, ce qui eſt pourtant une queſtion très-métaphyſique. Les femmes ſe lient entr'elles par oiſiveté ou par amour-propre ; la liaiſon d'une jolie femme & d'une laide nous préſente la diſtinction de ces deux motifs.

Mais ces ſortes d'aſſociations ne nous donnent encore qu'une idée figurée de la Contingence ; la différence des ſexes met dans le commerce de la vie des intérêts d'un autre genre, qui peuvent ſeuls nous offrir la Contingence dans toute ſa réalité ; ce n'eſt donc que dans cette claſſe de liaiſons que nous devons chercher le ſens exact & complet de cette expreſſion.

Quoique quelques Obſervateurs prétendent que cette différence des ſexes ne ſoit pas toujours une raiſon de Contingence, il eſt certain cependant que la nature a généralement établi une ſecrete ſympathie d'un ſexe à l'autre, dont l'action intéreſſe nos ſens malgré nous ; nos ſenſations rendent cet intérêt à nos perceptions, & nos organes phyſiques & intellectuels en éprouvent également l'influence ; cette diſpoſition favorable de

l'être

l'être opere néceſſairement l'accord des opinions, & l'harmonie des ſentimens ; alors tout ſe rapproche, tout cherche à ſe toucher, tout tend à s'unir. Affection délicieuſe de l'ame, qui, ſe communiquant de proche en proche à toutes les parties de la ſociété, l'anime & la vivifie : telle eſt l'heureuſe Contingence qui a civiliſé l'Europe & la France par excellence ; elle ſeule ſçut adoucir nos mœurs, & polir nos eſprits.

La Contingence n'a pas été auſſi ſalutaire à l'Aſie où elle a reſté informe comme une production brute de la nature ; c'eſt l'or en maſſe qui ſort de la mine ; les Européens le purifient, le décompoſent, l'analyſent ; les Aſiatiques le laiſſent avec ſon alliage groſſier. La Contingence eſt proprement un bien dont ils dépenſent les revenus ſans en connoître la valeur. Ils ont mis un ſi bon ordre dans leurs ſerrails, que nulle Contingence de ſociété ne peut y exiſter, & ce n'eſt que par celle-ci qu'on peut en apprendre le véritable prix. Nos organes ſous un turban ne ſont point les mêmes que ſous un plumet, les ſens végetent en Orient ; ils ont une ame en Occident. Un Turc, ou un Perſan, jouit

de la Contingence, comme le Seigneur Terrien du Gibier de ſes terres ; un François en jouit comme le Braconnier.

Grotius & Puffendorf, qui habitoient des contrées de l'Europe où la Contingence eſt encore un peu orientale, n'ont vu dans cette expreſſion qu'un objet politique. Notre Compoſiteur, qui eſt François, en a découvert le véritable ſens. Cependant il a concilié alluſivement ces deux eſpeces de Contingence dans l'application qu'il en a faite au Zinzolin. Les quatre Joueurs, en payant leur Contingent, repréſentent aſſez bien les Membres de l'Empire Germanique, qui fourniſſent leur contribution pour la cauſe commune. Mais ces Contingens qui entrent au Vertugadin, s'y touchent, s'y réuniſſent, s'y accumulent, en ſortent, & y ſont remplacés par d'autres, nous offrent des idées plus nationales qui lient cet emblême à celui qui le précede. En effet cette circulation de Contingence toujours active, eſt la vie du Zinzolin, comme elle eſt celle de la ſociété, & c'eſt du Livre du Monde que le Compoſiteur a tiré ce dernier rapport emblématique bien plus intéreſſant pour notre ſiecle.

CHAPITRE VI.

LA ROCAMBOLE.

TOus les Naturaliſtes, depuis Pline juſqu'à l'Auteur de la Maiſon Ruſtique, ont découvert l'un après l'autre, que la Rocambole eſt une petite bulbe paraſite, qui établit ſon domicile ſur la tête du poireau, qui y croît & y végete comme la corne ſur la tête du bélier ou du taureau, comme le bois ſur la tête du cerf ou de l'élan ; & comme toutes les cornes & tous les bois du monde croiſſent & végetent ſur toutes les têtes qui ſont propres à leur nature. Ils ont remarqué de plus, que toutes ces excroiſſances étrangeres peſent ſi peu ſur toutes ces têtes, qu'elles n'en ſont, ni moins droites, ni moins élevées ; & qu'elles n'ont pas l'air de s'appercevoir qu'elles les portent.

Comme les génies ſupérieurs ſe rencontrent preſque toujours, le Compoſiteur du Zinzolin fit à ſon tour la découverte intéreſſante de la Rocambole, en ſe promenant dans ſon Potager ; mais

ſe défiant trop de lui-même, pour haſarder des ſpéculations ſur un objet de cette importance, il voulut s'éclairer avant tout, par d'autres lumieres qu'il jugeoit plus ſûres; il feuilleta donc Pline, Mathiole, Tournefort, Linnæus, & tous les Naturaliſtes qui l'avoient précédé; il eut la douce ſatisfaction de trouver leurs obſervations conformes aux ſiennes ſur la Rocambole. Les eſprits futiles s'écrieront peut-être que c'étoit ſe donner bien de la peine pour ſi peu de choſe? Mais ce ſera de leur part une énorme inconſéquence.

La Rocambole, priſe dans le ſens littéral, n'eſt preſque rien. Dans le ſens figuré, quelque application qu'on lui donne, elle ſignifie très-peu de choſe; nous convenons de tout cela, mais c'eſt préciſément cette vilité de valeur qui en fait la richeſſe dans l'uſage qu'en a fait notre Compoſiteur: en admettant la Rocambole dans le Zinzolin, c'eſt un des plus précieux dons qu'il ait pu lui faire.

Eſprits légers qui peuplez la France, & qui prétendez au raiſonnement, réfléchiſſez un moment, ſi ce n'eſt pas trop exiger de vous.

Ce que vous dites, ce que vous fai-

tes, ce que vous penſez, ce que vous ſentez, ne ſont-ce pas des Rocamboles ? Nos mœurs, nos principes, nos paſſions, nos goûts, nos préjugés, nos uſages, nos ridicules, ſont-ils autre choſe que des Rocamboles? Notre galanterie, notre politique, notre littérature, & tous ces arts oiſeux & ruineux, qu'on idolâtre aujourd'hui, & pour leſquels tant de citoyens ceſſent de l'être, enfin juſqu'aux individus de l'eſpece humaine, tout eſt Rocambole dans ce ſiecle-ci.

Convenez donc que la Rocamboble eſt un des plus heureux emblêmes du Zinzolin. Elle y eſt fort peu de choſe, & devient la récompenſe de rien, puiſqu'on ne peut l'acquérir qu'en ne faiſant pas une main ; les Tireurs de Rocamboles ne vous repreſentent-ils pas, dans la plus grande vérité, les Nihiliſtes dont la ſociété regorge.

CHAPITRE VII.

Les Ecarts et les Rentrées.

Les besoins réciproques des hommes ont opéré entr'eux des échanges ; c'est-à-dire, le troc des choses qu'ils possedent, pour les choses qui leur manquent. C'est ce qui constitue le commerce : le déperissement inévitable de toutes les matieres à notre usage, produisant nécessairement le retour constant de nos besoins, anime & soutient éternellement ce commerce utile, qui fait le lien & le bien-être de la société.

Notre siecle devenu très-économe depuis quelques années, s'est avisé de disserter sur l'économie publique, dont le commerce est une des principales branches ; la presse gémit tous les jours du déluge de brochures économiques qui l'excedent, & qu'elle est forcée de mettre au jour ; & par un sentiment d'humanité très-naturel, nous unissons nos gémissements aux siens.

Au reste ces brochures importantes,

farcies de raiſonnements profonds & lumineux, qui ſubjuguent juſqu'à la raiſon, nous rempliſſent la tête de plus d'illuſions, ou nous y laiſſent plus de vuide que les brochures galantes qui les ont précédées : les ſages du ſiecle qui ont tant décrié celles-ci, ſont réduits à les regretter. On pourroit donc préſumer que, malgré nos progrès ſenſibles dans toutes les connoiſſances humaines, nous avons un peu reculé dans cette partie de notre littérature.

En effet, nos Romans économiques, en décelant les laborieux travaux de leurs Ecrivains, nous préſentent des ſyſtêmes pour des principes; nos Romans de galanterie, moins pénibles pour les Auteurs, moins dangereux pour les lecteurs, ne nous donnoient point des fictions pour des vérités.

Cependant les principes de l'économie publique, où le commerce joue un ſi grand rôle, ſont fixes & invariables; ils ont été déterminés par la raiſon, notre légiſlatrice univerſelle; ce ſont ſeulement les procédés qui varient; les temps, les lieux, & les circonſtances, en diverſifient les ſpéculations, les moyens & les réſultats, par des nuances infinies;

le diſcernement & l'expérience peuvent ſeuls nous apprendre à les apprécier & les choiſir.

Malheureuſement les hommes conſultent plus volontiers l'amour propre que la raiſon ; chacun d'eux croit voir l'intérêt général dans ſon intérêt particulier, & c'eſt la ſource des erreurs humaines. On a donc ſouvent méconnu les vrais principes de la ſcience économique, toujours ſimples & peu nombreux ; on y a ſubſtitué des principes factices & deſtructeurs ; & comme l'erreur eſt un polype qui ſe propage de lui-même, ces faux principes ſe ſont multipliés de plus en plus, & leurs conſéquences illuſoires & deſaſtreuſes, ſont devenues innombrables.

Admirons donc le généreux effort de ces eſprits illuminés, qui oſent nous guider dans les détours tortueux de ce dédale ſi difficile par lui-même, & devenu ſi incompréhenſible, ſi confus, par toutes ces nouvelles routes qu'on y a tracées, ſe croiſant ſans ceſſe, & ne tendant qu'à de fauſſes iſſues. Admirons cette témérité patriotique qui ne craint point l'entrepriſe haſardeuſe de nous donner des Codes économiques & des Catéchiſmes

mercan-

mercantilles. * Mais admirons encore plus la vocation myſtérieuſe de ces eſprits inſpirés, qui, ne créant rien d'eux-mêmes, jugent des productions des autres ; qui, croyant toujours l'un de ces Legiſlateurs économiques ſur ſa parole, anathématiſent ſes adverſaires, & ſçavent déterminer leur foi au milieu de tant de dogmes contradictoires.

Au reſte ces nouveautés économiques, qui forment aujourd'hui le courant de la librairie & des lectures de ſociété, ne laiſſent pas, toutes frivoles qu'elles ſont, d'être parſemées d'obſervations utiles, & d'idées ingénieuſes. Les Miniſtres, les Gens en place, les Commerçans, les Agronômes, & tous les Economiſtes par état, feront donc bien de les lire, puiſqu'ils ont, ſans doute, bien du temps de reſte ; s'ils ne les liſent point, ils feront peut-être encore mieux, & il eſt à croire que l'économie publique n'en ira pas plus mal, & que le commerce qui vi-

* C'eſt-à-dire en François, catéchiſme du commerce ; *mercantille* eſt un nouveau terme thechnique de la ſcience économique, devenu très-à la mode depuis quelque temps ; nous avons ſaiſi cette occaſion avec zele, pour en faire la galanterie à nos Lecteurs.

vifie toute la ſociété, n'en ſera ni moins actif, ni moins proſpere.

Quant à ces ſpectateurs oiſifs dont notre ſiecle foiſonne, qui regardent la ſcene du monde ſans autre intérêt que celui d'une vaine curioſité ; qui n'obſervent qu'en voltigeant ſur les ſurfaces, qu'en parcourant les enſembles ; & qui ſe compoſent une érudition de ſociété, dans les dictionnaires, les journaux & les brochures, ils pourront s'épargner la lecture du dictionnaire & du journal du commerce, & de toutes les nouveautés économiques dont ils ſont déjà plus que raſſaſiés, en jouant au Zinzolin ; & c'eſt ſans doute, un ſervice important que ſon Compoſiteur a rendu à ces êtres ſuperficiels qui ont profité de la licence du ſiecle pour uſurper les titres d'homme & de citoyen.

Les Ecarts & les Rentrées conſtituent l'un des procédés les plus intéreſſans du Zinzolin, & c'eſt-là où ils trouveront à l'ombre du plaiſir, l'emblême univerſel de tous les genres de commerce qui circulent chez le genre humain.

En effet, que l'on conſidere cet objet ſous tel rapport que l'on voudra, au phyſique, au moral, au politique, tous

eſt troc, échange, trafic, négoce, ou commerce dans le monde, & tout cela ne conſiſte que dans des Ecarts & des Rentrées : chacun écarte le pire, pour avoir le mieux, c'eſt-là du moins l'intention ; quelquefois on a bien ſpéculé, & plus ſouvent on s'eſt trompé lourdement ; l'ennui de ce qu'on a, l'envie de ce qu'on n'a pas, font faire depuis long-temps bien des ſottiſes.

Que de maris qui écartent leurs femmes, & que de femmes qui écartent leurs maris dont la rentrée n'eſt pas meilleure ! Que d'Auteurs, que de Raiſonneurs qui écartent le bon ſens pour prendre de l'eſprit, & dont la rentrée ne vaut pas l'écart ! Que d'Ambitieux qui écartent les devoirs de l'amitié, & juſqu'aux ſentimens de la nature, pour obtenir des places, des rangs, des dignités, dont la rentrée devient l'opprobre & le ſupplice !

Que de bienſéances, que d'égards dus à la ſociété, que de ſervices dus à la patrie, ſont écartés, pour des plaiſirs frivoles, ou des occupations futiles ! Cette ſorte d'échange eſt la plus deſavantageuſe de toutes, & celle qui laiſſe le plus de regrets après elle : on re-

connoît, mais trop tard, la valeur précieuſe de l'Ecart, quand on ne peut plus le reprendre, & lorſque la Rentrée, dépouillée de ſes préſtiges, n'offre plus qu'une vaine fumée, & la perte irréparable du temps.

L'amour opere auſſi bien des Ecarts & des Rentrées, c'eſt une autre eſpece de trafic où l'on ne retire pas toujours la valeur de ſa miſe; on commence par échanger ſa liberté contre de l'eſpérance, & l'on ſe félicite de ſon Ecart : ſi l'eſpérance ſe convertit en jouiſſance, on trouve des deux parts la Rentrée admirable; cependant il arrive enſuite très-ſouvent, que chacun voudroit reprendre ſon Ecart. Quoi qu'il en ſoit, l'amour eſt le commerce de la nature, & vraiſemblablement l'aîné de tous les commerces poſſibles; les nations civiliſées, qui analyſent tout, ont découvert que l'amour étoit le délire de la raiſon, & la fievre de l'ame; les Nations ſauvages, qui ont le bonheur de ne rien analyſer, n'ont vu en lui que le plus bel attribut de leur exiſtence : pour nous qui penſons un peu en ſauvages, au milieu des peuples les mieux policés, & les plus ſçavans, nous conſidérons l'amour comme un mal mé-

taphyſique qui eſt phyſiquement très-ſalutaire à l'humanité.

Le meilleur de tous les commerces, c'eſt, ſans contredit, celui qu'exercent ces eſclaves de l'intérêt, répandus dans tous les états de la ſociété, dont l'honneur eſt toujours l'écart, & le lucre toujours la rentrée ; ces êtres privilegiés, formés apparemment d'une matiere plus métallique que le reſte du genre humain, ne ſpéculent & n'échangent que des métaux. Ils étoient, n'en doutons pas, particuliérement deſtinés à notre âge d'or * : il entraînoit avec lui leur exiſtence ; car ce ſont les ſeuls qui ne s'y repentent point de leur échange ; la

* Juſqu'à préſent on avoit placé l'âge d'or à l'enfance du monde, & cette mépriſe de date étoit l'opprobre de nos connoiſſances : dans cette aurore de l'Univers, les hommes étoient encore ſi aveuglés des ténebres du cahos, qu'ils vivoient comme des freres dans la plus triſte égalité, ſans ſoupçonner qu'il dût y avoir des diſtinctions d'état & de fortune : ils n'avoient pas encore acquis par la communication des idées, le degré d'intelligence néceſſaire, pour aſſigner aux métaux une valeur de convention, & les métamorphoſer en richeſſes : tel étoit cet âge d'or ſi vanté par les Anciens & par les Modernes qui les ont répétés : & comme une erreur en entraîne toujours une autre, ils ont attribué le nom d'âge de

Rentrée les affecte uniquement, ſans que l'Ecart excite en eux le remords, ce poiſon de la raiſon qui deſſéche l'ame de ceux qui en ont une.

Le bonheur, ou du moins ce que les hommes appellent ainſi, dépend uniquement de l'opinion ; ces Trafiquans de métaux ſont donc heureux, puiſqu'ils croient l'être. Ils ne jouiſſent pas, il eſt vrai, de cette douce ſatisfaction de l'ame, qui eſt, ſelon les Moraliſtes, la récompenſe de la vertu, & la ſouvéraine félicité du ſage ; elle ne leur eſt point analogue, puiſqu'ils n'ont point d'ame, ou que s'ils en ont une, elle tient trop de la nature des métaux qui l'attirent pour être ſuſceptible de ces ſublimes percep-

fer à cette période de ſiecles qui ſubſiſte depuis le Déluge ; ainſi ce dernier âge attendoit depuis long-temps un ſucceſſeur.

Pour reconnoître les anachroniſmes de nos devanciers, il ne falloit pas moins qu'un ſiecle tout d'or, où, dès qu'on exiſte, on ne voit que de l'or, on ne parle que d'or, on ne reſpire que l'or, où l'on ne s'agite, où l'on ne travaille que pour acquérir de l'or, & le verſer à pleines mains ; où l'or circule à grands flots, & où il eſt le ſeul Dieu qu'on adore, & à qui l'on ſacrifie : Voilà ſans contredit le véritable âge d'or dans toute ſa gloire, & la nôtre n'eſt pas médiocre de l'avoir remis à ſa place.

tions. Le caractere de leur félicité eſt ſeulement relatif à leur eſſence ; il conſiſte dans cette impaſſibilité abſolue, que les Stoïciens crurent jadis le dernier degré de la perfection humaine, & qu'ils eurent le chagrin, malgré tous leurs efforts, de ne pouvoir atteindre exactement. Mais obſervez bien leurs ſucceſſeurs? Mieux appellés à ces grands principes, rien de ce qui leur eſt étranger, ne les émeut, les malheurs publics & particuliers ne les touchent point ; concentrés dans la ſage contemplation de leur proſpérité, & des moyens de l'accroître encore, l'infortune d'autrui ne ſçauroit profaner leur précieuſe attention.

Ne ſoyons donc pas ſurpris ſi la ſecte de ces Stoïciens modernes, qui ſçavent ſi habilement écarter ce qui pourroit rallentir leur vocation, eſt devenue ſi nombreuſe, & ſi elle fait de jour en jour de nouveaux proſélytes, malgré les clameurs philoſophiques de notre ſiecle : c'eſt une armée formidable dont les puiſſances combinées ſe prêtent une défenſe réciproque. Tous ceux qui s'enrôlent ſous la banniere dorée, forcent juſqu'aux ſuffrages de leurs envieux qui,

aſpirant à la gloire de faire le même Ecart, pour obtenir la même Rentrée, n'ont garde de décrier cette admirable maniere de commercer : s'il ſe rencontre par haſard quelque honnête Gaulois, aſſez ridiculement ſingulier, aſſez imbu des maximes barbares & ſurannées de ſes peres, pour la trouver odieuſe, cet antiquaire reſte honteuſement tout ſeul de ſon parti, & ſe fait baffouer de la multitude.

Notre ſiecle a, ſans doute, bien d'autres rapports à ce riche emblême du Zinzolin ; nous ne finirions pas ſi nous voulions les dénombrer : on les découvrira facilement ; on appercevra même tous les chaînons qui lient cet emblême à ceux qui le précédent, en feuilletant le livre où le Compoſiteur l'a déterré ; c'eſt encore le livre du monde.

Terminons donc ce chapitre intéreſſant pour ceux qui veulent bien l'entendre, aſſommant pour ceux qui ne s'en ſoucient pas, en conſeillant à nos lecteurs des deux ſexes de ne jamais écarter à faux, ſoit au Zinzolin, ſoit dans les Commerces divers de la ſociété ; c'eſt le ſeul moyen qu'ils ſoient toujours contens de la Rentrée.

CHAPITRE VIII.

Les Triangles.

ARchimede, Newton, & bien d'autres Mathématiciens célebres, ont démontré par leurs propres travaux, l'excellence du Triangle, pour les inventions & les découvertes humaines ; en effet cette figure de géométrie eſt d'autant plus utile aux progrès des ſciences exactes, d'autant plus admirable par ſon eſſence, qu'elle eſt plus ſimple & plus régulière.

Dès les premiers âges du monde, le Triangle mérita l'hommage des humains. Le Paganiſme le conſacra au culte du Dieu des Arts ; le trepied du Temple de Delphes ſervoit de ſiege à ſa Prêtreſſe. Dans cette myſtérieuſe poſition, il lui fallait les oracles d'Appollon, en la gênant de ſa divinité juſqu'à l'en ſuffoquer. Alors, ſemblable à un malade agité des convulſions de l'émétique, & qui ne peut être ſoulagé que par une violente évacuation, la Pythie ne recouvrait ſon état naturel, qu'en vomiſſant les di-

vines réponſes du Dieu qui l'oppreſſoit. Le trepied ſacré devenoit, ſans doute, bien vénérable aux yeux des mortels, en opérant de ſi belles choſes ; mais des honneurs bien plus doux furent décernés au Triangle. Il arma les fleches de l'amour, & devint l'emblême des graces.

Des temps plus modernes ont été encore plus glorieux au Triangle. Le Chriſtianiſme ayant diſſipé par ſa lumiere les ténebres du Paganiſme, il eſt devenu le Symbole du plus grand de ſes Myſteres. * Il a figuré long-temps dans l'écuſſon de la Ruſſie ; l'Allemagne l'a dédié à l'harmonie ; la France, par un reſte d'idolâtrie, le couvrant d'un tapis verd, en a fait à la fois l'autel de la fortune & de la diſcorde.

Enfin les beaux arts avoient toujours admis le Triangle exact dans leurs ateliers ; mais notre ſiecle a tellement civiliſé nos organes, & nous a fait atteindre un ſi haut degré d'urbanité, que nous ne pouvons plus ſupporter que des

* Les Chrétiens avoient été précédés à cet égard par les Hébreux ; Salomon avoit conſacré le Triangle à *Jehovah* dans le Temple de Jéruſalem.

formes douces & moëlleuſes, dans les êtres phyſiques, comme dans les êtres moraux. Le Triangle, par la dureté de ſes angles aigus, a révolté nos yeux & notre imagination; s'il n'a pas été abſolument banni de la ſociété, il ne s'eſt ſauvé de la proſcription qu'en ſe laiſſant honteuſement défigurer.

Cependant reculons nos regards ſur les ſiecles qui ont précédé le nôtre, nous reconnoîtrons que cette dureté qui nous épouvante, compoſoit l'eſſence, & opéroit la gloire de ceux à qui nous devons le jour. Tout brutes, tout raboteux qu'étoient nos aïeux, ils n'en étoient, ni moins eſtimables, ni moins heureux. Cette dureté de leur être devenoit entr'eux le lien des ames: en amour comme en guerre, on les voyoit toujours embraſés de ce feu créateur qui anime toute la nature; impétueux comme les vents, rapides comme l'éclair, & durs comme le Triangle, ils étoient toujours prêts à lancer la foudre. Tandis que les ennemis fuyoient devant eux, nos meres qui ne craignoient point le Tonnerre, n'en étoient que plus empreſſées à ſe rapprocher de ces époux triangulaires.

Leurs deſcendans ont trouvé ces manieres barbares, & ont prétendu les rectifier ; ils ont converti tous les angles en courbes, pouſſé le moëlleux juſqu'au dernier flexible : mais en érigeant des monuments à leur délicateſſe, ils ont laiſſé échapper de leurs mains la foudre de leurs ancêtres ; à force de tout adoucir, ils ont émouſſé leurs propres armes ; ils font fuir leurs femmes bien plus que leurs ennemis.

Par le Triangle mathématique, on meſure l'étendue des corps, on eſtime exactement les diametres & les ſurfaces, on en diviſe, on en multiplie les parties ; par le Triangle métaphyſique, on pourroit, ſans doute, meſurer, eſtimer, diviſer, multiplier avec la même exactitude l'étendue des eſprits, des ſentimens & des connoiſſances ; notre ſiecle qui veut être géometre, meſure tout ; il s'éforce de ſoumettre au compas de la raiſon tous les êtres idéaux. Mais ſes opérations ſont ſouvent defectueuſes par l'inſuffiſance des moyens, & le vice des calculs. Le Triangle métaphyſique lui devient donc eſſentiellement néceſſaire. Si nos Ecrivains, nos Orateurs, & nos Raiſonneurs de toutes eſpeces, l'em-

ployoient en préparant leurs écrits ou leurs diſcours, ils évitéroient le reproche trop ſouvent mérité de manquer de juſteſſe ; ils feroient moins de phraſes, & diroient plus de choſes.

Sous quelque point de vue qu'on le conſidere, le Triangle eſt donc un des plus précieux emblêmes du Zinzolin : outre ſes rapports avec les autres emblêmes, & avec celui qui les réunit tous, il préſente à notre ſiecle des ſecours ſalutaires dont il paroît avoir grand beſoin ; s'il ſçait en profiter, que de reconnoiſſance ne devra-t-il pas à ce jeu ſingulier.

CHAPITRE IX.

Les Quarrés.

LE Quarré eſt compoſé de deux Triangles réunis ; il forme une autre figure géométrique, ni moins ſimple, ni moins réguliere, ni moins eſſentielle aux progrès des Sciences & des Arts. Tous les Mathématiciens, tous les Géometres, ont également emprunté ſon ſecours avec ſuccès, & démontré ſes avantages. Peut-être même pourroit-on avancer que le Quarré acquit chez les anciens encore plus de célébrité que le Triangle.

Dans les beaux jours de la Grece, dans ce ſiecle brillant & mémorable, qui fit naître dans ſon ſein les Phidias, les Liſippe & les Praxitele, les Zeuxis, les Appelle, & les Parrhaſius, & qui vit porter les beaux arts au plus haut degré de leur perfection ſous l'ombre tutélaire des Periclès & des Alcibiades, le Quarré fut principalement conſacré à l'Architecture, la plus belle partie des arts libéraux. Il en dirigeoit majeſtueuſe-

nent l'ordonnance & les deſſeins, & il l'éleva à ce vrai beau qu'on n'atteint plus aujourd'hui.

Les Romains conquirent la Grece, & tous les chefs-d'œuvre qu'elle recéloit, mais le goût fut ſa plus riche dépouille; le Quarré le ſuivit à Rome, & y fut honoré ſous ſes auſpices: mais le regne du goût fut court chez ces Conquérans du monde; l'époque de ſa décadence arriva rapidement, & l'Univers fut replongé pour quinze ſiecles dans les ténebres de la barbarie.

L'architecture dégénéra de jour en jour pendant ces temps d'obſcurité; le goût gothique vint ſupplanter ce goût précieux dérobé à la Grece; une profuſion inutile & confuſe de figures irrégulieres, & de formes monſtrueuſes, fut ſubſtituée à la noble ſimplicité du Quarré, & celui-ci fut rélegué avec ignominie dans les aſyles de l'indigence.

Enfin la renaiſſance du goût a rappellé les arts en Europe: à la lueur incertaine de ſes premiers rayons, le rond & l'ovale, rivaux éternels du Quarré, uſurperent le trône qu'il avoit autrefois ſi glorieuſement occupé, & ils s'y maintinrent à la faveur des circonſtances;

alors tout s'arrondit dans le monde juſqu'aux eſprits.

Cependant la lumiere s'accroiſſant de toutes parts, jetta ſur les arts le jour le plus éclatant. L'architecture ſeule gémiſſoit encore ſous l'oppreſſion de ſes deux tyrans. Ce n'a été qu'à pas très-lents que l'aſcendant du vrai beau, ſi impérieux à la longue, a pu rétablir le Quarré dans tous ſes droits. Il avoit à combattre les illuſions du faux goût, les preſtiges de la prévention, & les cabales des favoris de Plutus, toujours arrondis par état, & protecteurs nés de tous les ronds & de tous les ovales poſſibles.

Enfin le Quarré a triomphé de ſes ennemis, & le deſtin l'a vengé avec uſure : non ſeulement l'architecture a rentré dans ſa dépendance, mais tous les arts ſe ſont rangés ſous ſa banniere. Les vêtemens, les bijoux, les ameublemens, tout eſt devenu Quarré, tout a voulu porter la figure ou l'empreinte de l'ordonnance grecque. Elle a ſubjugué juſqu'aux eſprits du ſiecle ; leur forme circulaire diſparoît à vue d'œil ; des angles pénétrans la remplacent ; & ce ſera, ſans doute, à l'avantage de la ſociété : les

les eſprits en ſeront peut-être moins lians, mais ils ſe frayeront un chemin où les eſprits ronds gliſſoient & ne trouvoient point de paſſage. Enfin le Quarré étend ſes colonies juſqu'aux coins les plus reculés de l'empire du goût & de la raiſon, & ſes conquêtes ne trouvent plus de limites.

Le Zinzolin eût-il été véritablement l'emblême du ſiecle du goût, ſi cette figure géométrique qu'il adore aujourd'hui avec tant de paſſion, & qu'il applique à tout ce qu'il produit avec tant de diſcernement, n'y eût pas joué elle-même un rôle brillant; pourroit-il reconnoître tout le mérite de ce jeu admirable, s'il n'étoit pas à la grecque.

TAYLOR INST.

CHAPITRE X.

Les Sigisbés.

L'Edition la plus correcte du Dictionnaire Néologique ne pourroit nous donner qu'une définition très-imparfaite de ce mot naturalisé en France depuis quelque temps, parce qu'en effet on ne peut analyser ce qu'on ne peut concevoir. Voici seulement les présomptions qu'on a pu former sur cet étranger devenu national.

Un Sigisbé paroît un être pensant peu, ne sentant point, & digérant bien; exempt de desirs, de passions, de vices, de vertus, parce qu'il n'a que très-peu de sensations, & encore moins de perceptions; condamné par la nature de son essence à ne voir, ne servir qu'un seul objet dans ce vaste Univers, & à décrire au tour de lui un cercle perpétuel, comme un satellite de Jupiter décrit le sien au tour de sa planete; ne faisant ni bien ni mal dans le monde, si l'on excepte l'ennui qu'il excite par le voisinage de son tourbillon, & sa

profonde ignorance de la ſcience des à propos.

Le mot *Sigisbé* eſt italien ; on auroit pû le traduire ainſi en françois ; *le Complaiſant éternel d'une femme* : mais Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, Juges en dernier reſſort de notre langue, ont eſtimé qu'il ne valoit pas la peine d'être franciſé.

Les Sigisbés ſont de création très-moderne. La nature en graduant l'échelle générale des êtres, ne s'aviſa pas de les y comprendre, car ils ne tiennent à rien par aucune nuance, c'eſt une de ces productions biſarres qu'elle a formées dans l'un de ſes caprices, depuis que la mode eſt venue d'en avoir. Cette eſpece de monſtres a pris naiſſance en Italie ; après y avoir végété quelque temps, ils ont paſſé les Alpes à la ſuite de la Bulle & du Ratafiat de Bologne : depuis cette époque la France en eſt inondée, & ne s'en défera pas ſi-tôt ; ils y ruminent paiſiblement ſous la ſauve garde de nos mœurs.

D'après ces détails phyſiques des Sigisbés qui ne ſont point du tout faſtueux, on demandera pourquoi le Compoſiteur du Zinzolin a fourré dans ce jeu

ſi merveilleux par ſes emblêmes, des êtres qui jouent un ſi miſérable rôle ſur notre globe ; en voici la raiſon.

Notre Compoſiteur, au milieu de ſa miſanthropie & de ſes projets de réformation qu'il n'a point abandonnés, malgré ſa complaiſance apparente pour le ſiecle, trouve cependant les jolies femmes fort aimables, comme *Jean-Jacques*, en rappellant les hommes à l'état de pure nature, trouve le vin fort bon. Or il a cru faire un excellent marché, en s'efforçant de plaire à la plus belle moitié du genre humain au riſque de déplaire à l'autre. Il vouloit que les femmes jouaſſent le Zinzolin, s'en amuſaſſent, & fuſſent intéreſſées à le préconiſer : pouvoit-il eſpérer de captiver leur attention & leur bienveillance, s'il les ſévroit quelques inſtans de ces êtres monſtrueux dont, malgré leur néant, elles ne peuvent plus ſe paſſer par la force de l'habitude.

Par un de ces prodiges que ce ſexe aimable ſçait opérer ſi ſouvent, les Sigisbés prennent donc une véritable exiſtence dans le Zinzolin ; on fait bien plus pour eux ; on en compoſe des figures géométriques, & c'eſt aſſurément

leur rendre des honneurs divins. Qui eût jamais cru qu'ils formeroient un jour des emblêmes, & produiroient des rapports liés à quelque chose? Prosternons-nous donc devant l'art sublime du Compositeur.

CHAPITRE XI.

Les Equinoxes.

LEs Aſtronômes & les Géographes ont expliqué les Equinoxes ; les enfants les comprennent en apprennant à lire ; nos Matelots, nos Cultivateurs, nos Jardiniers qui ne ſçavent point lire, les connoiſſent par leurs effets.

Sous la Zône torride ; la meſure des jours & des nuits eſt toujours égale, ce qui forme un Equinoxe perpétuel ; ſous la Zône glaciale un jour continu, ſuccede à une nuit continue ; il n'y exiſte donc point d'Equinoxe : ſous la Zône tempérée que nous habitons, les Equinoxes forment deux points dans l'année ſolaire, entre leſquels les jours & les nuits s'allongent ou ſe raccourciſſent l'un aux dépens de l'autre.

Les oiſeaux, & les quadrupedes, dont l'inſtinct vaut bien notre raiſon, ont appris de la nature, que les yeux doivent s'ouvrir à la lumiere du jour, & ſe fermer à l'obſcurité de la nuit : ſi l'on excepte les nocturnes, deſtinés à

une fin contraire, tous ſuivent exactement ce régime ; les hommes eux-mêmes, ſe ſont conformés long-temps à cet ordre naturel, & nos aïeux s'en rapprochoient encore dans ces ſiecles que nous taxons de barbarie.

Mais le luxe, en arrivant en France avec les arts & le goût, entraînoit à ſa ſuite deux compagnons qui s'y ſont naturaliſés avec lui ; le dégoût abſolu de ce que nous avons, & le déſir effréné de ce que nous n'avons pas. Depuis cette époque, voulant tout emprunter des Nations étrangeres, nous avons imité tour à tour, dans nos mœurs, nos goûts, nos uſages, l'Italien, l'Anglais, le Pruſſien, & juſqu'au Chinois : c'eſt grand dommage que le Huron & le Cannibale mangent les curieux, que le Patagon puiſſe les écraſer entre ſes doigts, que le Hottentot révolte l'odorat le plus intrépide, & que l'on perde le nez & les oreilles dans les climats glacés du Lappon & du Samoiede, car nous irions auſſi les étudier, pour étendre la collection de nos modeles.

Mais les Peuples qui vivent ſous l'équateur ont été principalement l'objet de notre jalouſie. Cette égalité ſymmétrique

& conſtante des jours & des nuits dont ils ſont favoriſés, nous a ſemblé un larcin fait à l'Europe civiliſée ; nous nous ſommes crus obligés par honneur de lui faire recouvrer cet avantage important, en dépit des arrangemens de la nature ; les premieres idées d'un projet ſi ſenſé furent conçues par les femmes, & les femmes depuis la premiere qui exiſta, devoient toujours être le torrent des hommes : il fut donc décidé par un concile général des deux ſexes, que nous jouirions à Noël d'une auſſi longue clarté qu'à la Saint Jean. Le Soleil ne voulut point ſe prêter à un décret ſi raiſonnable ; mais l'art qui fut chargé de cette grande affaire, ſe moqua de ſa mauvaiſe volonté ; il mit à contribution les quatre élémens & les trois regnes ; le feu, ſoumis à ſes loix, fut diviſé en ſoleils innombrables ; le cryſtal, rendu opaque par le ſecours des minéraux, réfléchit & multiplia leur lumiere ; les métaux, devenus dociles ſous la main de l'artiſte, en raſſemblerent les rayons, & les lancerent de leurs foyers avec plus de force. Ainſi les luſtres, les girandoles, les reverberes, devinrent autant de phares lumineux, qui, en éclairant notre athmoſ-

phere,

phere, ſuppléerent pendant nos hivers à l'aſtre du jour, & nous aſſurerent un Equinoxe perpétuel.

Les femmes ayant eu les premieres inſpirations de cette invention ſublime, il étoit bien juſte qu'elles en recueilliſſent les fruits les plus précieux ; cette illumination nocturne tourna au profit de la portion de leur être qui leur eſt la plus chere ; ſa clarté factice, en leur prêtant de nouveaux charmes, augmenta leur gloire & notre bonheur ; la lumiere du ſoleil efface, ternit tout ce qu'elle éclaire ; mais l'éclat de cent bougies, répété ſur le poli des glaces, & réfléchi par le luiſant des vernis, ſe communique au feu de deux beaux yeux, & les brillante ; le teint qu'ils animent, s'embellit ; ſes jonquilles ſe changent en lys, & ſes roſes prennent un incarnat plus tendre : la nuit fut donc toujours deſtinée au triomphe de la beauté.

Mais les femmes toujours ſi ingénieuſes à profiter de leurs avantages, ne ſe borneront point à fixer l'Equinoxe ſous notre zone ; un champ plus vaſte s'ouvrit à leur ambition. Ce ſexe clairvoyant n'eut pas de peine à connoître combien

la nuit étoit analogue à ſon eſſence ; combien elle étoit propice à l'accroiſſement de ſon empire, & combien ſes ſoleils factices ajoutoient à ſes graces naturelles. Il n'eut plus que de l'horreur pour la lumiere du jour, & ne voulut plus reſpirer que dans ſon élément ; il profita donc habilement de l'aſcendant que ces nouvelles circonſtances lui avoient fait acquérir ſur nos cœurs & nos eſprits, pour opérer cette grande révolution qui depuis un ſiecle a changé nos uſages & nos mœurs.

Cette nouvelle conſpiration, tramée par les femmes, attentoit, ſans doute, bien plus que la premiere, aux droits de la nature, & peut-être à ceux de la raiſon, mais le ſuccès n'en fut pas moins brillant ; les hommes qu'elles avoient entiérement ſubjugués, céderent, ſans effort, à leur impulſion. L'ordre des temps fut tout à coup renverſé ; on continua de diviſer la journée en deux parties égales, mais on fit une tranſpoſition abſolue de ces deux parties. Le regne des ténebres devint totalement celui de la lumiere, & ce dernier fut conſacré à l'obſcurité.

Depuis cet événement mémorable,

tout ce qui compoſe la bonne compagnie, veille la nuit, & dort le jour : il n'eſt plus permis qu'au peuple, aux moines, & aux maris, dont la matiere plus groſſiere tient encore à celle des animaux, de ſuivre comme eux l'ancien ſtyle ; cependant il faut convenir que tous les maris ne ſont pas ainſi conſtitués par eſſence ; quelques-uns ont été bonne compagnie pendant leur célibat, mais, par une fatalité attachée à l'hymen, ils n'en ont pas plutôt ſubi le joug, que la matiere qui les compoſe, ſe condenſe, & que l'ame qui l'anime, s'abrutit ; dans cette triſte poſition, la honte de leur inaptitude leur ſuggere l'attention conſtante de ſe retirer furtivement dès que les flambeaux paroiſſent ; ils vont dormir avec une ſageſſe vraiment gauloiſe, pendant que leurs femmes veillent avec des novateurs bien moins ſenſés, ſans doute, mais plus propres à la nature de leur être ; & ils veillent à leur tour, & vaquent à leurs affaires, lorſqu'elles dorment paiſiblement : heureux arrangement qui procure à nos époux modernes la commodité de ne jamais ſe rencontrer, & c'eſt un avantage ineſtimable en ménage

que ceux des ſiecles paſſés ne connoiſſoient pas.

Les Equinoxes forment donc un emblême très intéreſſant dans le Zinzolin, & dont les rapports avec ceux qui le précedent, & avec notre ſiecle, ont été très-heureuſement ſaiſis par le Compoſiteur : il eſpere que ce nouvel effort de ſon génie lui méritera de plus en plus le ſuffrage de ce ſexe aimable qui lui fournit tant de materiaux qu'il met en œuvre pour lui par reconnoiſſance. Pourroit-il refuſer ce ſuffrage précieux, ſans lequel il n'en voudroit aucun, à l'image de ſa gloire & de ſes plaiſirs.

En effet le premier Equinoxe du Zinzolin lui offre l'emblême de cette égalité des jours & des nuits, que l'art qu'il dirigeoit ſçut fixer dans nos climats, & cette premiere maniere d'exiſter, ſuffit encore à nos provinces qui n'ont pu ſe brouiller tout-à-fait avec la nature ; le ſecond Equinoxe du Zinzolin lui préſente enſuite cette tranſpoſition du regne de la lumiere à celui de l'obſcurité, qui fut le chef-d'œuvre de ſon imagination ; & cette ſeconde maniere d'exiſter, eſt la ſeule qui ſoit reçue à la Cour & dans la Capitale où

l'on ne veut plus rien tenir que de l'art. Mais ce qui eſt, ſans doute, bien plus merveilleux, c'eſt que ces deux Equinoxes emblématiques ne ſont que les deux moitiés d'un emblême mille fois plus glorieux pour ce ſexe charmant.

CHAPITRE XII.

Le Zodiaque.

NOus touchons au terme de notre carriere emblématique, & ce terme eſt l'emblême le plus ſublime du Zinzolin. O vous ! que nous initions à ſes myſteres, écoutez : puiſſe le grand éléphant blanc, vous douer de ſa ſuprême intelligence, & déchirer avec ſa proboſcide le voile terreſtre qui dérobe à vos yeux les céleſtes vérités.

Le Zodiaque fut découvert ou inventé par les Chaldéens, les premiers Aſtronômes du genre humain ; & c'eſt d'après eux, que l'immortel Matthieu Lanſberg l'a fait connoître à tout le monde, dans le ſçavant ouvrage qu'il publie tous les ans en François-Flamand, depuis pluſieurs ſiecles, ſous le titre faſtueux d'Almanach de Liege.

Les anciens ont cru tous de pere en fils, que le ſoleil tournoit au tour de la terre, juſqu'à ce que Galilée, attaquant la gloire de cette petite boule où nous végétons, ſe ſoit fait condamner comme

forcier par des Juges qui ne l'étoient pas, pour avoir soutenu que c'est la terre qui tourne au tour du soleil; dans notre siecle éclairé, où l'on ne croit plus aux sorciers, & où l'on est un peu moins orgueilleux, parce qu'on est un peu moins ignorant, on ose être de l'avis de Galilée. Cette grande question néanmoins reste toujours douteuse, parce que n'y ayant point encore de postes établies de la terre au soleil, personne n'a pu aller vérifier la chose sur les lieux.

Mais que le Zodiaque soit relatif à la marche du soleil, ou à celle de la terre, les douze signes qui le composent, & dont il nous présente la succession constante, n'en existent pas moins. De tout temps les hommes on considéré les choses selon leur rapport avec le sentiment qui les affecte, ainsi les voyageurs ont vu dans ces douze constellations privilégiées, douze bornes itineraires * divisant l'espace que le Soleil paroît à nos yeux parcourir annuellement; où douze

* On pourroit inférer de cette opinion, que les Romains qui déifioient tout, n'établirent leurs Dieux *termes*, que comme des signes représentatifs de ces bornes célestes; pour nous qui, graces aux principes de la Philosophie, na-

hôtelleries distribuées à distances égales, où ce Dieu qui voyage toujours très-chaudement, se rafraîchit en passant : les Poëtes en ont fait les douze palais du blond Phœbus ; les moins hyperboliques se sont contentés d'en faire les douze portes de son château lumineux. Les Physiciens ont supposé un balancement annuel de notre globe, qui opere la différence des saisons ; & selon ce système, les douze signes du Zodiaque sont les points indicatifs des divers aspects de l'astre du jour. Les Economistes, dont ce sentiment favorise les vues, sont venus à l'appui des Physiciens, & ils considerent ces douze signes comme douze foyers plus ou moins ardens, où le pere de la lumiere forge des rayons plus ou moins actifs pour la végétation successive des productions de la terre.

La diversité de ces opinions a jetté une grande confusion dans nos idées sur le Zodiaque ; la destinée avoit réservé au Compositeur du Zinzolin la gloire

turalisons tout, & ne déifions rien, nous ne prenons les Signes du Zodiaque que pour des Etoiles, & nous laissons les bornes de nos grandes routes pour ce qu'elles sont comme tant d'autres choses.

de les débrouiller, & elle lui en a procuré les moyens de la maniere la moins prévue.

Pendant ſon voyage d'Italie, il lia une connoiſſance aſſez étroite avec les Sçavans qui tranſcrivoient les manuſcrits trouvés dans les Souterreins d'Herculanum, & il les aida dans ce travail important : pour prix de ce ſervice, ils le gratifierent de l'un de ces manuſcrits revêtu de lames d'airain, & très-bien conſervé; mais comme il n'offroit que des figures hiéroglyfiques qu'aucun d'eux n'avoit pu déchiffrer, il ne lui reſtoit d'autre mérite que ſon antique ſingularité; quelques lignes tracées en caracteres grecs, indiquoient ſeulement qu'un curieux ayant viſité les ruines de Palmyre, avoit fait fouiller dans ces magnifiques débris de la ſplendeur de nos premiers âges; & qu'il y avait déterré ce manuſcrit. On pourroit préſumer qu'il avoit paſſé enſuite dans les mains de Pline le Naturaliſte, qui y puiſa peut-être ſes connoiſſances les plus ſublimes, & qu'il fut englouti avec lui dans cette fameuſe éruption du Véſuve, qui aneantit la ſuperbe ville d'Hercule.

Ce n'a été qu'après deux années de

travail & de combinaiſons, que notre laborieux Calculateur eſt parvenu à trouver l'alphabet de ces hiéroglyphes qui étoient chaldaïques, mais jamais un curieux n'éprouva une bonne fortune auſſi digne de faire crever d'envie tous ſes rivaux, lorſqu'il reconnut que ce précieux manuſcrit, le plus ancien du monde, avoit été compoſé par le premier & le plus ſçavant de tous les Aſtronômes qui ont exiſté ; on voit par les dates ſéculaires qui y ſont figurées, qu'ayant pénétré dans les myſteres les plus ſecrets du firmament, il guida Nemrot par le cours des Aſtres, dans ces chaſſes ſi célebres, auxquelles ce Fondateur du premier Empire connu, dut ſa puiſſance & ſa renommée ; & qu'il vit encore le regne de Sémiramis ; ce qui prouve inconteſtablement à nos Chronologiſtes, que les Philoſophes de ce temps ſe dépêchoient moins de vivre que ceux d'aujourd'hui.

Ce grand homme qui ne vouloit point être ſçavant pour lui ſeul, communiqua ſes ſublimes découvertes à ſes contemporains, il eut un grand nombre de diſciples, comme il le déclare lui-même dans ces actes Aſtronomiques qu'il tranſ-

mit à la postérité ; mais ses successeurs, jaloux de la gloire de leur maître, voulurent, sans doute, s'élever un temple sur les débris du sien ; ils altérerent le texte, & corrompirent les principes de ce livre admirable, qu'ils déroberent probablement à l'Univers, & qui a été enséveli pendant quarante siecles dans la plus ténébreuse obscurité ; il a fallu qu'il passât de ruines en ruines, & de souterreins en souterreins, pour parvenir jusqu'à nous.

L'illustre Matthieu Lansberg n'a point dû ses lumieres à ce précieux monument des connoissances humaines, il n'a pu consulter que des copies tronquées, ou des imitations infidelles très-postérieures au manuscrit original, & voilà pourquoi, malgré toute sa sagacité, il se trompe quelquefois dans ses prédictions. Si le possesseur de ce riche trésor avoit l'ambition de faire des almanachs, la célébrité du grand Matthieu pourroit bien être éclipsée ; mais trop philosophe pour nuire à son prochain par vanité, & respirer cette fumée qui enivre tant de gens, il ne médite aucunes conquêtes sur le domaine de l'avenir, dont cet Astronome jouit paisible-

ment depuis pluſieurs ſiecles; il lui laiſſe le droit éternel de prophétiſer la pluie & le beau temps, & ne ſe reſerve que la liberté modeſte d'inſtruire les hommes ſur le paſſé & ſur le préſent.

Les Chaldéens ne ſe contenterent pas d'introduire l'erreur dans l'aſtronomie, ils lui aſſocierent le charlataniſme, & de cette union monſtrueuſe nâquit l'aſtrologie judiciaire dont l'impoſture abuſa ſi long-temps les humains; elle leur perſuada que les ſignes du Zodiaque dirigeoient leurs deſtinées, & que chacune de ces Conſtellations avoit une colonie ſur la terre, ſoumiſe à ſes influences; l'un ſe croyoit dominé par le Belier, l'autre par le Capricorne, ainſi du reſte : il eſt vrai qu'en ſe tâtant bien, on ſe trouvoit quelquefois des rapports ſenſibles avec ces ſignes, mais on les acquéroit dès-lors comme de nos jours, ſans que le ſoleil s'en mêlât, & ſouvent même ſans qu'il en vît rien.

On eſt revenu de ces erreurs groſſieres, mais on a tombé dans un autre excès; on ne croit plus du tout aux influences des aſtres, & l'on ſe trompe encore. Il en eſt qui nous dominent très-impérieuſement, ſans que nous nous en

doutions ; c'eſt l'un de ces ſecrets importans, dépoſés dans le manuſcrit chaldéen, qu'il eſt temps de révéler à l'Univers.

Le Zodiaque * n'eſt qu'un nom que ſon célebre Inventeur imagina pour déſigner une large bande circulaire de la voûte céleſte, envéloppant obliquement notre globe d'un pole à l'autre, & coupée dans ſon milieu par un moindre cercle qui fut nommé l'écliptique, c'eſt ce dernier cercle qu'on ſuppoſe une ſimple ligne, que le ſoleil décrit annuellement au tour de la terre, au moins en rai-

* Zodiaque ſignifioit en grec, *animal*, parce que la plupart des Signes qui le diviſent, étoient des noms d'animaux ; mais ce mot grec ne devoit être que la traduction d'un mot chaldéen qui avoit la même ſignification ; les plus anciens monumens égyptiens repréſentoient les mêmes Signes du Zodiaque que notre ſiecle adopte, » mais les Egyptiens (ainſi que le remarque » un Géographe moderne) ne pouvoient être » les auteurs de ces noms, puiſqu'ils n'auroient » pas mis la Vierge ou moiſſonneuſe au mois » d'Août, leur pays étant inondé dans cette » ſaiſon, il faut donc que ces noms aient été » donnés aux Signes dans le temps que les » hommes étoient encore dans les plaines de » Sennaar ou de Babylone, & avant leur » diſperſion. »

ſonnant ſelon l'apparence qui frappe notre ſens oculaire : douze régions étoilées d'égale étendue, & toutes contiguës, compoſent & diviſent cette large bande du Zodiaque ; le paſſage apparent du ſoleil dans chacune de ces régions, opere une variation de ſon aſpect à notre égard ; & ces douze variations, diviſant l'année ſolaire par douze meſures égales de ſa durée, ont été exprimées par les douze mois.

Tel eſt le Zodiaque ſolaire, autant que l'obſervation humaine a pu le comprendre & le déterminer ; juſqu'à préſent on n'en connoiſſoit point d'autre, & il étoit excluſivement conſacré à l'aſtre du jour : cependant le manuſcrit chaldéen attribue auſſi un Zodiaque à l'aſtre de la nuit ; mais cette ſeconde découverte fut, ſans doute, ſouſtraite à la connoiſſance des hommes par la jalouſie des Diſciples de l'Inventeur. Ce que nous y trouvons de plus ſingulier, c'eſt que tous les Aſtronômes, tous les Faiſeurs d'almanachs, & tous les Académiciens de l'Europe, qui, en ſuivant la voie tracée par les anciens, ont tant perfectionné leurs découvertes, & en ont tant fait de nouvelles, n'aient pas eu l'adreſſe de retrouver celle-ci.

Il n'en eſt pas moins conſtant que la lune a ſon Zodiaque tout auſſi bien que le ſoleil ; mais comme cette pâle Déeſſe, vaporeuſe & indolente par tempérament, ne voyage pas auſſi leſtement, ſon Zodiaque eſt un peu plus court, quoique l'année lunaire ſoit auſſi diviſée en douze mois. *

C'eſt une vérité démontrée, que la Lune eſt ſi rapprochée de notre globe, en comparaiſon du Soleil, que le calcul ſeul de cette différence d'éloignement épouvanteroit notre ſiecle qui n'eſt déjà que trop exténué par les idées abſtraites qu'il a voulu concevoir en dépit de ſa frêle conſtitution ; fideles à l'intention qui nous guide, nous lui faiſons grace de ce calcul effrayant, mais nous croyons

* L'année lunaire a onze jours moins que l'année ſolaire, ainſi, à la fin de la troiſieme année ſolaire, la lune accomplit un treizieme mois ; mais, outre qu'en le retranchant de chaque année lunaire, nous évitons des fractions qui fatigueroient l'imagination de la bonne compagnie qui nous lira, & que la plus ſimple opération d'arithmétique excede, nous nous conformons auſſi plus exactement aux effets ſenſibles du Zodiaque de la lune, & ces effets ſont le principal objet que nous avons en vue dans ſa définition.

pouvoir avec moins de danger lui communiquer les conſéquences qui en réſultent.

Le ſoleil & la lune, les deux plus grandes puiſſances céleſtes de notre tourbillon, en partageant l'empire du temps, ont auſſi partagé celui de notre petit globe, & des êtres qui en dépendent; ainſi tout ce qui exiſte ſur la ſurface, obéit ſéparément aux influences de leurs Zodiaques. Le ſoleil a eu dans ſon département tous les êtres qu'il éclaire, & qui ſont ſympatiques à ſa lumiere; la lune a eu dans le ſien tous les êtres qui ſe plaiſent à l'ombre, & cherchent l'obſcurité. Les hommes toujours ambulans, toujours cherchant la clarté, ont été compris dans le partage de l'aſtre du jour. Les femmes toujours ſédentaires, toujours effrayées de l'ardeur de ſes rayons, ont été rangées dans celui de l'aſtre de la nuit.

Les hommes éprouvent l'influence phyſique du Zodiaque ſolaire dans les travaux champêtres, dans les voyages, dans la navigation, dans les opérations militaires: les femmes, créées pour les ténébres & l'inaction, éprouvent l'influence du Zodiaque lunaire, d'une maniere

plus

plus particuliere, plus conſtante, plus uniforme, plus ſenſible; & nous allons l'expliquer le plus clairement que nous pourrons.

Le Zodiaque lunaire peut être conſideré comme le polype du firmament, il ſe diviſe, ſe multiplie en particules innombrables qui ſe conforment en autant de petits Zodiaques : ils ſe détachent de leur maſſe commune pour habiter la terre, juſqu'à ce que rappellés à leur tout, ils s'y réuniſſent pour s'en ſéparer encore.

Ainſi, ſoit qu'on en doive attribuer l'effet à une faculté électrique dérivant de l'analogie des êtres, ou à une néceſſité phyſique réſultant de la proximité de la lune qui rend ſes rapports avec notre globe, plus directs, plus forts, plus évidens, que ceux du ſoleil; ſoit enfin qu'on ne doive conſidérer cet effet que comme une faveur particuliere dont la lune a honoré les femmes, & dont le ſoleil n'a point gratifié les hommes, il n'en eſt pas moins conſtant que les douze ſignes ténébreux de cette divinité tutélaire du beau ſexe, s'identifient à ſon eſſence, & ſe manifeſtent par un cours réglé & ſucceſſif dans ſes propres foyers. Ce-

pendant comme ces ſignes lunaires conſervent toujours leur nature primitive, ils ne ſont jamais viſibles à notre horiſon comme ceux du ſoleil. Si les voyageurs n'ont pas également imaginé d'en faire des hôtelleries pour repoſer la Déeſſe nocturne pendant ſa courſe, c'eſt qu'il ne les ont point apperçus en cheminant. Si les Aſtronomes n'ont jamais pu les découvrir dans leurs téleſcopes, c'eſt qu'ils ne les cherchoient pas là où ils étoient.

On peut donc conſidérer les femmes comme autant de petites lunes ſubalternes, qui ont chacune leur petit Zodiaque particulier; c'eſt-à-dire une particule ou un démembrement plus ou moins conſidérable du grand Zodiaque lunaire; cependant en faiſant ainſi participer les femmes à ſa divinité, la lune a limité ſes bienfaits qu'elle a ſoumis à un ordre régulier & conſtant; elle ne leur accorde point cette glorieuſe particule d'elle-même dans les premieres années de leur exiſtence, elles ne l'obtiennent que lorſque leurs idées ſont aſſez développées pour en connoître le prix; elles conſervent plus ou moins ce rayon divin, ſuivant la perfection de leurs organes re-

latifs ; il les abandonne enſuite pour toujours, & retourne à ſon grand foyer.

Nous avons parlé plus haut du rond & de l'ovale ; ceci nous y ramene malgré nous : la premiere de ces figures échut au ſoleil qui préſide ſur tous les ronds de ce monde ; la ſeconde à la lune qui gouverne tous les ovales poſſibles : c'eſt par cette raiſon que dans leur marche réciproque, le ſoleil décrit un cercle régulier, & la lune une ellipſe, & par une ſuite très-bien ordonnée de cet arrangement, tous les petits Zodiaques lunaires qui peuplent la terre, n'y paroiſſent que ſous une figure elliptique : ils ont auſſi par influence leurs phaſes, comme la lune qui les dirige, avec cette ſeule différence que les phaſes de la lune ne s'accompliſſent qu'en quatre ſemaines, & que les phaſes de ces Zodiaques terreſtres s'accompliſſent en quatre jours.

Le Zodiaque lunaire procure donc aux femmes une prérogative ſublime qui éleve leur eſſence bien au deſſus de celle des hommes, & dont l'orgueil de ceux-ci ne peut conteſter l'évidence.

En effet le ſoleil ſourd aux vœux des hommes, ne leur confie point ſon Zodiaque pour mûrir nos moiſſons & nos ven-

danges, mais la lune confie le ſien aux femmes pour tourner nos vins, nos beurres, & nos crêmes, ternir nos glaces, & couler nos melons; homme vain & ambitieux, reconnois donc ton inſuffiſance aux genoux d'un ſexe à qui la Déeſſe du Croiſſant a prêté ſes armes contre toi.

Le Zodiaque du ſoleil n'ayant qu'une influence phyſique très-indirecte ſur les hommes, ne peut avoir d'influence morale ſur leurs eſprits, ni ſur leurs actions dépendantes des perceptions de l'ame: le Zodiaque de la lune au contraire, exerçant ſur les femmes une influence phyſique auſſi directe que ſenſible, il réſulte néceſſairement que cette influence agit ſur elles au moral avec la même force qu'au phyſique. Que peut faire l'homme privé des ſecours de ſon aſtre tutélaire qui le laiſſe ſans défenſe contre un ſexe toujours inſpiré par le ſien, & quelquefois ſi plein de ſa divinité, qu'il en eſt ſuffoqué. L'homme eſt donc perpétuellement forcé de céder à ſon aſcendant. Voilà ce qui a cauſé la mépriſe des anciens: les incidens malheureux de la vie humaine, ou plutôt les inconſéquences de l'eſprit humain, qui

ſont la véritable ſource de la plupart de nos accidens & de nos infortunes, n'étoient point occaſionnées par l'influence du Zodiaque ſolaire comme ils ſe l'imaginoient, mais par celle du Zodiaque lunaire qu'ils ne voyoient point marqué ſur la ſphere céleſte ; c'eſt-à-dire, que les inconſéquences des hommes étoient cauſées alors comme aujourd'hui par des influences de ſociété.

C'eſt donc à cette cauſe unique qu'on doit rapporter toutes les choſes ſingulieres qui ſe paſſent journellement dans le monde, & qui paroiſſent contraires à l'ordre naturel ; cependant elles y ſont très-conformes, puiſque ce ne ſont que des influences de la lune. Depuis que nous nous ſommes déclarés les Chevaliers de tous ſes Zodiaques, leur aſcendant nous a totalement ſubjugués, & tout eſt devenu lunatique : ſi notre raiſon eſt quelquefois choquée des biſarreries où cet aſcendant nous entraîne, c'eſt que nous rentrons pour quelques momens dans notre propre nature. En effet il arrive toutes les fois que la lune eſt en conjonction avec le ſoleil, que les femmes par influence ſe dépouillent de cet aſcendant impérieux qu'elles ont ſur

nous, pour ſe ſoumettre au nôtre, & nous rendent l'uſage de notre libre arbitre ; mais comme cette conjonction eſt de courte durée, & ne s'opere qu'une fois par mois, les hommes n'ont pas le temps de tirer parti des circonſtances, & ne recouvrent un rayon de lumiere, que pour être plus éblouis. En vain croiroient-ils éviter les capricieuſes influences de ce terrible Zodiaque, en ſe bornant à la ſociété des femmes qui ont rompu tout commerce avec lui ; il laiſſe toujours ſon caractere aſſez profondément imprimé ſur leur être, pour nous dominer éternellement.

Qu'on ne s'étonne donc plus de voir une femme de cinquante ans épouſer un adoleſcent ; c'eſt une derniere inſpiration que ſon Zodiaque lui laiſſe par gratification, en lui faiſant ſes adieux ; ni une fille de quinze ans épouſer un homme de cinquante ; c'eſt la premiere inſpiration de ſon Zodiaque qui ne lui a pas encore appris à diſcerner l'aſſortiment des âges.

Qu'on ne s'étonne donc plus de voir une femme careſſer ſon chien, & quéreller ſon mari, & celui-ci juger de l'indifférence de ſa femme pour les autres,

ſur celle qu'il en éprouve lui-même : un homme de nom s'unir à une fille de théatre, & une fille de théatre entretenir un homme de nom.

Qu'on ne s'étonne donc plus de voir un vieillard crier que tout eſt dégénéré, & que toutes les femmes ſont devenues vertueuſes ; ni un jeune homme décrier toutes les femmes, parce qu'il en connoît une décriée ; un citadin ſe formaliſer des impolitéſſes d'un parvenu ou des éclaboufſures de ſes chevaux ; un eſprit fort, ſe moquer des vaines terreurs de nos ames, & ſe proſterner au bruit du tonnerre ; un abbé ſe plaindre au parterre de l'opéra, d'avoir été oublié ſur la feuille ; un officier retiré, prétendre qu'il s'eſt ruiné au ſervice, ſans compter l'argent qu'il a perdu au jeu, & taxer d'ingratitude le Miniſtre qui a toujours connu ſes excès, & toujours ignoré ſes actions.

Qu'on ne s'étonne donc plus de voir des hommes en place qui veulent qu'on les reſpecte, & qui ne ſe reſpectent pas eux-mêmes ; quatre gens de vingt ans qui frondent le gouvernement & les généraux au tour d'une table de jeu ; des Auteurs qui font des épigrammes contre le mauvais goût du public qu'ils ont en-

nuyé, & le public plus généreux qui ne s'en venge qu'en oubliant les ouvrages, & en ne lisant point les épigrammes.

Qu'on ne s'étonne donc plus de voir un livre économique sur la toilette d'une jolie femme ; un roman sur le bureau d'un magistrat ; un arbre généalogique dans le porte-feuille d'un financier ; des lettres de change dans celui d'un militaire.

Mais arrêtons-nous. Si nous voulions rapporter toutes les inconséquences de l'esprit humain, tous les travers de la société, qui germent chaque jour sous nos yeux, nous ferions une encyclopédie plus volumineuse que celle de nos sciences & de nos arts ; ouvrage qui fait honneur à notre siecle & à notre nation, malgré toutes leurs inconséquences, mais dont la lecture eût été une entreprise plus digne de nos Patriarches, que de leurs descendans qui sont beaucoup plus pressés de vivre. Contentons-nous de dire que toutes les bisarreries dont nous sommes les spectateurs, sont autant de malignes influences du Zodiaque de la lune.

Le Zodiaque solaire & le Zodiaque lunaire sont également désignés dans celui

lui du Zinzolin; qu'on les y confonde, ou qu'on les y considere séparément; il est toujours leur emblême, & les douze mains qui l'accompliſſent, ſont celui de leurs douze ſignes. Comme le Zodiaque eſt le plus beau coup de ce jeu philoſophique, il eſt auſſi le plus grand & le plus riche de tous les emblêmes qu'il renferme; c'eſt le *nec plus ultrà* du Zinzolin, c'eſt ce tout admirable dont les deux équinoxes, ſoit naturels, ſoit factices, forment toujours les moitiés; la juſteſſe des rapports de ces moitiés à leur tout, & de leurs alluſions morales, a été le ſuprême effort de la ſagacité du Compoſiteur : c'eſt donc le dernier comme le plus digne hommage qu'il offre dans cette production de ſon génie à ce ſexe aimable, auquel il a dévoué ſes veilles, malgré la malignité de ſon Zodiaque dont il a lui-même éprouvé tant de fois l'aſcendant.

CONCLUSION.

NOTRE fureur imitatrice, ayant passé rapidement du midi au nord de l'Europe, nous sommes devenus moralisteurs, à l'exemple de quelques nations flegmatiques, à qui cela va, quoique cela ne nous aille pas aussi bien: cette nouvelle manie, succédant à celle de la musique italienne, nous a inspiré le même enthousiasme, & a mis le comble à nos inconséquences.

Depuis cet événement que Nostradamus n'a point prédit dans ses quatrains, parce qu'il étoit au dessus de ses combinaisons, la morale pleut sur nos têtes, comme la manne sur celles des Hébreux, & nous voulons absolument être nourris comme eux de cet aliment céleste; elle découle à grands flots de toutes les langues & de toutes les plumes; elle a remplacé le sentiment dans nos drames qui ne sçavoient parler qu'au cœur dans le siecle dernier, & qui ne sçavent parler qu'à l'esprit dans celui-ci. Elle s'est fourrée jusques dans nos ro-

mans & nos contes ; mais nos jeux manquoient encore à ses conquêtes : il étoit réservé au Zinzolin de les couronner ; s'il devient le jeu du jour, tout sera moral dans notre siecle, excepté les mœurs. Telle est l'influence de cet esprit philosophique qui le caractérise.

S'il se trouve encore de ces Joueurs obscurs que les moralités endorment comme au siecle dernier, ce n'est point à ceux-ci que nous présentons la clef allégorique du Zinzolin. Nous le laissons aussi sous son masque frivole pour tous ceux qui se croiront intéressés à ne le pas voir autrement. Nous ne prétendons réformer personne malgré lui, mais nous voulons amuser tout le monde. Permis donc à tous ces Joueurs antimoraux qui voudront favoriser l'incognito du Zinzolin, de se récréer, simplement, machinalement, innocemment de ses coups piquans, & de ses incidens bisarres, comme les moutons se récréent à se choquer la tête l'un contre l'autre.

Quant à ces Joueurs instruits, sensibles à tout ce qui peint les mœurs, & intéresse le goût ; & il n'en est plus d'autres dans ce que nous nommons la bonne compagnie, ils s'amuseront doublement du Zinzolin,

& c'eſt pour eux que nous révélons ſes myſteres.

Nous nous flattons qu'il ne ſera pas moins goûté des femmes qui ſçavent encore mieux que les hommes apprécier les productions du goût ; nous oſons même préſumer qu'elles s'en déclareront les protectrices ; l'amour-propre les y engage, puiſqu'elles ont fourni les matériaux qui le compoſent. Le Zinzolin eſt un tableau mouvant de leur empire ſur nous ; il leur prêtera de nouveaux charmes, comme la nuance de couleur qui porte ſon nom. Qu'une jolie femme eſt ſéduiſante, lorſqu'exhalant tous les parfums de l'Arabie, elle préſente au deſir une échelle voluptueuſe de ruban Zinzolin pour monter ſur le trône de l'amour ! Ce ſera le triomphe de ſes graces, quand elle dira dans un ſouper divin : *j'ai fait aujourd'hui un Zinzolin ſatmant.*

En rendant un juſte hommage à ce ſexe enchanteur, nos idées prennent plus d'énergie, notre ambition s'éleve ! Nous oſons eſpérer que ſous ſes auſpices, le Zinzolin aura la gloire de proſcrire le triſte Wiſth dont les langueurs ſont venues mettre le comble aux ennuis de

notre oiſiveté : par un prodige de conſtance dont nous n'avions point encore donné d'exemple, il y a cinq ans qu'il nous excede, & il y a cinq ans que nous le jouons en bâillant ; il eſt temps de renvoyer dans ſon air natal, ce jeu funeſte qui a apporté la conſomption en France, comme les étoffes du Levant y apporterent la peſte il y a un demi-ſiecle. Il eſt temps que nous ceſſions d'être les ſinges des Anglois, au grand ſcandale des autres nations, & que nous conſommions les denrées de notre cru. Le Ruſſe qui ſe civiliſe juſqu'à prétendre au goût, qui nous étudie, mais qui raiſonne encor, s'écrie avec ſurpriſe : comment ſe fait-il que le François qui avoit au moins conſervé l'avantage d'être le modele de l'Europe dans le genre frivole, ſe trouve obligé d'aller chercher à Londres ſes modes & ſes récréations.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES.

EPITRE DÉDICATOIRE, page *
Regles du Zinzolin, 1
Regles générales, Ibid.
Regles particulieres, 6
Hiſtoire Morale du Zinzolin. Introduction, 10
CHAP. I. *Les Rêves*, 12
CHAP. II. *Le deſſous des Cartes*, 18
CHAP. III. *Le Zinzolin*, 22
CHAP. IV. *Le Vertugadin*, 30
CHAP. V. *Les Contingens*, 39
CHAP. VI. *La Récambole*, 43
CHAP. VII. *Les Ecarts & les Rentrés*, 46
CHAP. VIII. *Les Triangles*, 57
CHAP. IX. *Les Quarrés*, 62
CHAP. X. *Les Sigisbés*, 66
CHAP. XI. *Les Equinoxes*, 70
CHAP. XII. *Le Zodiaque*, 78
Concluſion, 98

Fin de la Table.

920688